



Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master académique

Domaine : Lettres et Langues étrangères

Filière : Langue française

Spécialité : Littérature et civilisation

Intitulé :

Le sujet marginal entre violence et dénonciation dans *Une Valse* de Lynda Chouiten

Rédigé et présenté par :

Randa AOUICI

Sous la direction de:

Dre. Mervette GUERROUI

Membres du jury

Président : Mme. LARABA Bouchra

Rapporteur : Dre. Mervette GUERROUI

Examineur : Mme. KHELALFA Layla

Année d'étude 2024/2025

SOMMAIRE

Introduction.....	6
Chapitre I : Littérature et marginalité.....	11
1. La littérature algérienne à l'aune du XXI ^e siècle.....	12
2. <i>Une Valse</i>	16
3. Le personnage marginal dans la littérature algérienne contemporaine	20
Chapitre II : Le sujet marginal féminin entre l'oppression et l'émancipation.....	24
1. <i>Chahira</i> , emblème d'une double marginalité.....	25
2. La violence dans la société fictive.....	32
3. La folie comme vecteur d'émancipation.....	37
Chapitre III : Dénonciation de l'ordre établi au féminin.....	43
1. Dénonciation de la société patriarcale.....	44
2. Dénonciation du discours politique.....	48
3. Dénonciation de l'aliénation culturelle.....	52
Conclusion	56
Bibliographie.....	59

Dédicace

Je dédie ce travail de fin d'étude avec un grand amour et fierté à mes chers parents, mon plus grand soutien et ma source de force et d'inspiration, pour leur présence constante et leur confiance.

À mes belles sœurs Nouhed, Sawsen, Chaima, Sirine, pour leur amour et leur soutien.

À mes très chères amies Sofia, Darine, Kahina, pour les moments partagés tout au long de ce parcours.

À mes professeurs et à tous ceux qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à ma réussite

Remerciements

Avant tout, Je tiens à remercier de tout cœur Docteur Mervette GUERROUI, ma directrice de recherche, pour son accompagnement, sa disponibilité, ses efforts, ses conseils précieux et sa bienveillance tout au long de ce travail. Je remercie également les membres du jury pour le temps consacré à l'évaluation de mon mémoire.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à mes parents, pour leur amour inconditionné, leur patience et leurs encouragements. Merci d'avoir toujours été là, de m'avoir soutenue sans jamais rien attendre en retour.

Merci à mes sœurs pour leur présence et leur soutien

Merci à mes amies d'avoir été là, merci pour tout !

Résumé :

Dans ce travail de recherche, nous analysons la représentation du sujet marginal féminin dans le roman *Une Valse* de Lynda Chouiten, une œuvre marquante de la littérature algérienne féminine contemporaine. Nous avons y étudions la notion de marginalité dans la littérature en démontrant comment elle sert souvent à dénoncer les injustices sociales et culturelles. Nous y étudions également le profil du personnage féminin principal marginalisé et les types de violence qu'il subit au sein de la famille et de la société fictive. Enfin, nous tentons d'étudier les différents discours produits par ce personnage marginalisé et démontrons comment la folie et la féminité, formes de marginalité traditionnelles, participent au processus d'émancipation de sujet marginal.

Mots clés : Marginalité, violence, discours , folie, révolte

Abstract :

In this research work, we analyze the representation of the marginalized female subject in the novel *Une Valse* by Lynda Chouiten, a significant work of contemporary Algerian women's literature. We examine the concept of marginality in literature, showing how it often serves to denounce social and cultural injustices. We also study the profile of the marginalized female protagonist and the types of violence she suffers within her family and the fictional society. Finally, we explore the various discourses produced by this marginalized character and demonstrate how madness and femininity both traditional forms of marginality contribute to the process of emancipation of the marginalized subject.

Key words : Marginality, Violence , Discourse, Madness , Revolt

INTRODUCTION

Ce travail de recherche s'inscrit dans le champ des études sur la littérature francophone féminine. Nous le consacrons à l'étude de la fonction du sujet marginal dans roman de Lynda Chouiten *Une Valse* (2019). Ce roman fait partie d'un corpus littéraire appartenant à la littérature algérienne francophone qui occupe une place particulière dans le paysage littéraire national et international. Celle-ci est née dans un contexte historique douloureux, marqué par la colonisation française, la lutte pour l'indépendance, puis les bouleversements politiques et sociaux de l'Algérie postcoloniale. C'est dans ce contexte tourmenté que s'élève une parole féminine forte, singulière, longtemps marginalisée mais aujourd'hui incontournable. Les écrivaines algériennes francophones s'emparent de la langue française pour raconter, interroger et souvent dénoncer leur condition de femme dans une société patriarcale, conservatrice, parfois violente. Leur littérature est à la fois politique, intime, et profondément engagée.

Avant de présenter le corpus d'étude et la problématique de recherche, il est essentiel de commencer par définir le terme "marginalité". En effet, ce terme désigne un individu ou un personnage qui se trouve en dehors des cadres établis par la société et qui peut être lié à divers facteurs tels que le genre, l'origine, la classe sociale ou même le sexe. Le sujet marginal est un sujet qui a toujours inspiré la littérature francophone, notamment féminine, car il semble permettre de mettre en avant des individus ou des groupes souvent oubliés de la société.

Parmi les écrivaines qui ont exploité les figures de la marginalité, figure l'auteure Lynda Chouiten, qui, dans son roman *Une Valse* a donné le premier rôle à une femme qui subit une double marginalité, celle d'être femme et celle d'être folle. Chouiten, nouvelliste, poète et professeure de littérature algérienne, d'origine Kabyle a mené des études approfondies en littérature. En septembre 2009, elle décrocha une bourse du gouvernement irlandais et part à Galway (Irlande) pour préparer une thèse de doctorat en littérature. Depuis son retour, elle enseigne à l'université de Boumerdes. Elle est l'auteure de plusieurs articles et de deux livres à caractère académique : une étude de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt et un ouvrage collectif sur l'autorité. En parallèle, à sa carrière académique, Lynda Chouiten s'est lancée dans l'écriture de romans et de recueils littéraires son premier roman, *Le Roman des pov'cheveux* (2017) a été très bien accueilli et a même été traduit en langue amazighe. Deux ans plus tard, en 2019, elle a publié *Une valse*, un roman qui lui a valu le grand prix Assia Djebar du roman en langue française. Elle a ensuite exploré d'autres formes littéraires en publiant un premier recueil de nouvelles *Des Rêves à leur portée* (2022), puis un premier recueil de poésie intitulé *J'ai connu les déserts* (2023). Lynda Chouiten se distingue en tant

que voix importante de la littérature algérienne, ses écrits analysant la condition féminine en Algérie, et rendent compte de l'Histoire du pays et des problèmes de l'identité. Son style d'écriture se caractérise par sa volonté de remettre en cause les stéréotypes du genre et d'offrir une lecture critique des récits historiques. Son Œuvre donne une place privilégiée à l'expression des femmes à leur combat pour l'émancipation.

Son roman que nous étudions *Une valse* est un roman émouvant, qui met en lumière, avec finesse et intensité, les obstacles et les difficultés rencontrées par les femmes dans une société qui limite leur liberté d'expression. Il explore les thèmes de la condition féminine, la quête d'identité, la marginalisation, l'imagination et le combat pour l'émancipation. Le récit raconte l'histoire d'une couturière algérienne forte, courageuse, célibataire et isolée d'une quarantaine d'années qui s'appelle Chahira Lahab vivant dans un petit village nommé " El Moudja ". A cause de son quotidien difficile dans son village natal elle subit le rejet de sa propre famille et de sa communauté ; elle ne s'entend pas avec son entourage qui ne la comprend pas et peu à peu, elle bascule dans la psychose, une maladie qui lui fait confondre le réel avec l'imaginaire. Elle n'a de vrais contacts humains qu'avec Khalti Nouara, une femme bienveillante qui lui a transmis son métier de couture et Ammi Amar le propriétaire de la mercerie à Tizi N'Tlelli .Chahira souffre de troubles psychique, entend des voix et voit des personnages imaginaires avec lesquels elle dialogue.

Motivée par le rêve d'un avenir meilleur, elle décide de quitter El Moudja pour s'installer à Tizi N'Tlelli, une ville plus grande où elle espère trouver une certaine stabilité. Elle y poursuit son travail en tant que couturière et fréquente la mercerie "Libellule " d'Ammi Amar, où elle achète ses matériaux de couture. Malgré ce changement d'environnement, elle continue de se sentir seule et peine à s'intégrer, malgré sa maladie elle a participé à un concours international de stylisme à Vienne, elle voit enfin la possibilité de transformer sa vie, pour elle ce voyage à Vienne devient un symbole de liberté où elle quitter définitivement son passé et de s'élancer vers l'avenir et l'espoir d'une vie meilleure.

Chahira part pour Vienne avec l'espoir d'un nouveau départ, dans cette ville magique comme elle le voit. Chahira a été inspirée par la chanson d'Asmahan " *Layali el uns fi Vienna*" elle s'imagina dansant une valse libre et heureuse loin des souffrances qui l'ont toujours accompagnée. Malheureusement la réalité la rattrape très vite et donc Vienne est loin d'être la terre promise qu'elle espérait, elle devient juste le miroir de son mal-être profond.

Nous avons choisi ce roman comme corpus d'étude d'une part en raison de son ancrage dans la littérature francophone féminine algérienne et d'autre part, pour l'originalité de son approche sur la marginalisation du sujet féminin. Il permet d'explorer la manière dont Lynda Chouiten donne une voix aux femmes de s'exprimer librement dans une société qui limite leur liberté. A partir de nos lecture préliminaires, nous avons pu constater que le statut de marginalité que vit la protagoniste ne l'empêche pourtant pas de produire un discours de contestation, voire de dénonciation, à la fois de la société patriarcale et de tous les discours hégémoniques qui la maintiennent dans cette marginalité. Ceci nous pousse à nous interroger sur les techniques narratives et discursives qui ont permis l'écrivaine de créer un personnage féminin qui se rebelle contre toutes les formes de l'oppression malgré les violences qu'il subit au quotidien.

Notre analyse du discours produit dans le texte nous permettra de démontrer que l'écrivaine Lynda Chouiten use de la marginalité de son personnage féminin pour déconstruire les discours dominants, qu'ils soient d'ordre social, politique ou même religieux. La marginalité de Chahira provoquée par son statut de femme folle vivant dans une société patriarcale serait donc un bouclier contre l'oppression et un prétexte à l'émancipation.

Pour démontrer cela, nous ferons appel aux outils de l'analyse du discours en interprétant les propos de la protagoniste ainsi qu'à une lecture sociocritique qui nous permettra de décrire l'impact de la société fictive sur le parcours et la destinée du personnage principal.

Notre travail se composera donc de trois chapitres complémentaires. Le premier, intitulé : *Littérature et marginalité* sera consacré à donner un bref aperçu à l'image du sujet marginal dans la littérature en général et dans la littérature francophone en particulier. Nous montrerons l'usage de cette notion chez les écrivains francophones, notamment, chez les écrivains algériens émergents qui s'en servent souvent pour produire un discours de dénonciation socio-culturelle ou même politique.

Dans le second chapitre intitulé : *Le sujet marginal féminin entre l'oppression et l'émancipation* sera consacré à l'étude du personnage principal en tant que personnage marginal et la description de la violence qu'il subit en société et son impact sur son devenir.

Enfin, le dernier chapitre intitulé : *Dénonciation de l'ordre établi au féminin* interprétera les différents discours produits dans le texte, visant à déconstruire les discours

dominants et à produire une critique violente aux impositions sociales, culturelles et religieuse. Nous verrons comment la folie, considéré comme une forme classique de l'aliénation, devient un moyen de combat dans le texte de Chouiten, car l'a fournie à son personnage féminin pour s'en servir comme bouclier contre toutes les formes de l'oppression.

CHAPITRE I

Littérature et marginalité

Avant d'aborder l'analyse de la fonction du sujet marginal dans le texte, nous tenterons dans ce chapitre de présenter d'abord un bref aperçu de la littérature algérienne contemporaine, en mettant l'accent sur l'Œuvre de Lynda Chouiten en général et sur le corpus d'étude en particulier, pour ensuite présenter la notion de marginalité et sa présence récurrente dans les textes algériens.

1. La littérature algérienne à l'aune du XXI^e siècle

La littérature algérienne francophone, née au milieu de XX^e siècle, durant la période coloniale, a poursuivi son développement après l'indépendance et a évolué parallèlement à l'évolution sociale en Algérie. Son évolution s'inscrit donc dans l'Histoire et reflète les différentes mutations sociales, politiques et culturelles qu'a subit le pays. Actuellement, elle témoigne d'une évolution structurelle et thématique qui reflète les nouvelles réalités socio-culturelles. Si les récits antérieurs étaient principalement marqués par des engagements politiques et historiques, la littérature actuelle s'affranchit progressivement de cette tradition militante pour explorer d'autres aspects de l'expérience algérienne. Cette mutation s'accompagne d'un renouvellement stylistique et linguistique, où la langue française, autrefois perçue comme une contrainte héritée de la colonisation, devient un espace de liberté et d'innovation. Loin de se limiter à une opposition binaire entre passé et présent, l'écriture algérienne, notamment romanesque tisse des récits plus introspectifs, s'intéresse aux trajectoires individuelles et propose des représentations nuancées des réalités sociales contemporaines. Cette évolution reflète non seulement une volonté de réinventer la littérature, mais aussi une quête d'expression plus authentique, en phase avec les mutations culturelles et politiques du pays.

Dans cette dynamique, plusieurs tendances majeures se dégagent et permettent de comprendre la nature de ce renouvellement littéraire. La première concerne l'élargissement des thématiques abordées par les romanciers algériens. Pendant longtemps, les œuvres étaient dominées par la mémoire coloniale et postcoloniale, abordant la guerre d'indépendance et ses conséquences sur la société. Cette approche a permis de construire une identité littéraire fondée sur la résistance et la dénonciation des injustices.

Toutefois, avec l'entrée dans le XXI^e siècle, une nouvelle génération d'écrivains émerge avec une volonté de renouveler le regard porté sur l'Algérie et son héritage

historique ,Contrairement aux auteurs des décennies précédentes, qui se concentraient souvent sur la guerre d'indépendance et les tensions politiques , ces écrivains contemporains adoptent une posture différente, et privilégient une écriture plus introspective et explorent des sujets plus intimes et personnels.

Ainsi, les traumatismes liés à la guerre civile des années 1990, la quête identitaire, la place de la femme dans la société, l'immigration et le déracinement deviennent des éléments centraux des romans contemporains. Par exemple, Kamel Daoud, dans *Meursault, contre-enquête* (2013), revisite un événement littéraire majeur en réécrivant l'histoire du meurtre anonyme dans *L'Étranger* de Camus. Ce faisant, il ne se contente pas d'offrir une contre-narration historique, mais interroge plus largement la manière dont l'histoire officielle a effacé certaines voix. Cette approche révèle un changement fondamental dans la littérature algérienne : l'écriture ne cherche plus seulement à dénoncer des oppressions collectives, mais à redonner une place aux récits oubliés et aux mémoires individuelles.

Kaouther Adimi, avec *Nos richesses* (2017), s'inscrit également dans cette volonté de redonner une visibilité aux figures littéraires marginalisées. En retraçant le parcours d'Edmond Charlot, éditeur d'Albert Camus et fervent défenseur des écrivains du Maghreb, elle met en évidence l'importance des lieux de savoir et la manière dont la culture littéraire a façonné l'Algérie. Cette perspective illustre une tendance plus large de la littérature contemporaine, où l'écrivain ne se positionne plus uniquement comme un témoin de son époque, mais aussi comme un archiviste du passé, cherchant à combler les lacunes laissées par l'histoire officielle.

Un autre aspect essentiel de cette transformation dans le roman algérien contemporain est l'évolution de la langue et du style narratif. Contrairement aux générations précédentes qui privilégiaient un français académique et souvent solennel, les auteurs actuels optent pour une écriture plus fluide et plus libre, mêlant différents registres linguistiques. L'intégration de l'arabe dialectal, du tamazight ou d'autres expressions locales permet de créer une langue hybride, plus proche des réalités du quotidien algérien. Boualem Sansal, dans *2084 : La fin du monde* (2015), utilise cette hybridation pour renforcer l'impact de son récit dystopique. En imaginant un monde totalitaire où la langue est un instrument de contrôle, il met en évidence la manière dont le langage peut être un enjeu de pouvoir et de résistance.

Cette réinvention stylistique s'accompagne aussi d'une exploration de nouvelles formes narratives. Loin de suivre une structure linéaire et classique, de nombreux romans adoptent des formes fragmentées, où le récit est déconstruit, reflétant ainsi la complexité des identités et des trajectoires. Cette période est marquée par une appropriation plus libre de la langue française, les écrivains contemporains explorent de nouveaux genres comme le roman policier tels que de Salim Bachi, notamment dans son roman *Le silence de Mahomet* (2010), l'autofiction comme Nina Bouraoui, dans *Garçon manqué* (2000) illustre cette tendance en proposant une autofiction où l'écriture se fait éclatée, traduisant les tensions identitaires de son personnage principal. Cette approche témoigne d'un déplacement du regard : alors que les générations précédentes s'attachaient à raconter une histoire collective et nationale, les écrivains contemporains s'intéressent davantage aux dimensions intimes et subjectives de l'identité.

Par ailleurs, cette focalisation sur l'individu se manifeste aussi à travers une exploration plus approfondie des états psychologiques et des dilemmes existentiels. Samir Toumi, dans *L'Étreinte* (2019), propose une plongée dans la psyché d'un personnage en proie à l'angoisse et au malaise existentiel. Ce type de récit, qui met en avant l'introspection et le monologue intérieur, marque une rupture avec la littérature engagée du passé. Loin de se contenter d'une dénonciation sociale, ces romans cherchent à comprendre les effets des mutations historiques et politiques sur l'individu, rendant compte des fractures intérieures et des incertitudes identitaires.

Le roman algérien actuel se distingue aussi par sa capacité à refléter les transformations sociales en cours. La question des droits des femmes, longtemps abordée sous l'angle de la dénonciation, est aujourd'hui traitée de manière plus nuancée, à travers des personnages complexes et multidimensionnels. Leïla Slimani, bien que d'origine marocaine, illustre cette évolution dans *Chanson douce* (2016), où elle explore la relation de domination entre une employée de maison et son employeur, mettant en lumière les tensions de classe et les rapports de pouvoir. Cette approche trouve un écho en Algérie, où de nombreuses romancières s'intéressent aux contraintes sociales imposées aux femmes et aux dynamiques de libération individuelle.

L'écrivain Hassen Boussaha souligne que les auteurs ont adopté une grande variété d'outils pour explorer des formes et des techniques à la fois classiques, nouvelles, innovantes,

dérangeantes et provocantes . « Les pratiques illittéraires regroupent de multiples stratégies d'écriture déployées en culture de l'écran. Ces pratiques se présentent comme : illégitimes, illégales, illisibles, illettristes, illimitables, illustratives, voire illogiques. »¹ Cette affirmation met en évidence la diversité des approches littéraires actuelles et la richesse des expérimentations qui caractérisent le roman algérien contemporain.

Cette reconnaissance croissante sur la scène internationale est une autre preuve de l'importance de cette littérature en pleine mutation. Les distinctions obtenues par les écrivains démontrent que les thèmes abordés, bien que profondément enracinés dans le contexte algérien, ont une portée universelle. En abordant des questions liées à la mémoire, à l'exil, à l'identité et aux transformations sociales, ces auteurs participent à une réflexion plus large sur le monde contemporain.

Le roman algérien contemporain se révèle donc en constante évolution. S'affranchissant des carcans idéologiques et explorant de nouvelles formes d'expression, il affirme sa singularité et sa vitalité au sein de la littérature francophone. En intégrant des récits plus personnels, en expérimentant avec la langue et en interrogeant les héritages du passé sous un angle renouvelé, cette littérature continue de se réinventer, offrant une lecture riche et complexe de l'Algérie d'aujourd'hui. De son côté, Lynda Chouiten représente l'une de ces figures de l'innovation et du changement, sa plume transgressive et subversive a été reconnue sur l'échelle nationale à travers le Grand Prix littéraire Assia Djébar en 2019 mais également à l'échelle mondiale grâce à la traduction de ses romans en plusieurs langues. Malgré son cours parcours qu'elle enrichit chaque année avec une nouvelle publication, l'auteure a donc pu se frayer un chemin dans le monde de la littérature algérienne francophone, grâce à des romans exceptionnels comme *Une Valse*, qui se présente au lecteur comme l'expression de la détresse du génie féminin.

2. *Une Valse*, roman féministe

¹ GERVAIS, Bertrand, (2023) un imaginaire de la fin du livre, Editions Les Presses de l'Université de Montréal « PUM », p. 31

Avant de présenter le roman, rappelons d'abord que son auteure Lynda Chouiten est une écrivaine algérienne originaire de Tizi Ouzou, figure marquante de la littérature et de l'enseignement universitaire en Algérie. Après avoir obtenu son Doctorat en littérature anglophone en 2012 à l'Université nationale d'Irlande à Galway, avec une thèse consacrée à l'écrivaine et aventurière suisse Isabelle Eberhardt ayant marqué son époque par son exploration de l'Algérie et son immersion dans la culture arabo-musulmane. Lynda Chouiten a intégré l'Université de Boumerdès en Algérie en tant qu'enseignante-chercheuse. Elle a poursuivi son travail de réflexion sur la littérature et les enjeux qu'elle soulève. Elle y enseigne la littérature anglophone et contribue activement à la recherche académique, notamment en publiant des articles et en coordonnant des ouvrages collectifs, tels que "Commanding Words" en 2016, qui explore les dynamiques de l'autorité dans la littérature.

L'écrivaine s'est également illustrée dans le domaine de la fiction. En 2017, elle a publié son premier roman, *Le Roman des Pôv'Cheveux*, une allégorie sociale et philosophique racontée du point de vue de cheveux anthropomorphisés. Ce roman a été finaliste des prix Mohammed Dib et L'Escale d'Alger en 2018. Deux ans plus tard en 2019, elle a publié *Une Valse*, qui raconte l'histoire d'une couturière psychotique participant à un concours international de stylisme à Vienne. Ce roman a remporté le Grand Prix Assia Djébar du roman francophone en 2019. Elle a exploré d'autres formes littéraires en 2022 et a publié *Des Rêves à leur portée*, un recueil de nouvelles, suivi en 2023 de son premier recueil de poésie intitulé *J'ai Connu les déserts et autres poèmes*. En 2024, elle publie *Les blattes orgueilleuses*, un roman explorant les dynamiques universitaires et les luttes identitaires en Algérie contemporaine. Son parcours est marqué par un engagement profond envers la réflexion sociale et culturelle, et son œuvre, qu'elle soit académique ou fictionnelle, explore des thématiques complexes.

L'université est un autre espace que Chouiten investit dans son écriture, non seulement en tant qu'enseignante-chercheuse, mais aussi en tant qu'observatrice critique des dynamiques qui animent ce milieu. À travers ses œuvres, elle expose les jeux de pouvoir, les conflits d'intérêt et les luttes idéologiques qui traversent l'institution universitaire algérienne. Certains de ses personnages, issus du monde académique, se retrouvent confrontés à des dilemmes éthiques où la quête de vérité se heurte aux réalités politiques et institutionnelles. Cette analyse du monde universitaire met en lumière les tensions entre savoir et pouvoir, et pose la

question du rôle de l'intellectuel dans une société où la pensée critique est souvent marginalisée.

Le rapport entre identité et résistance est également un aspect central de l'œuvre de Chouiten. À travers ses écrits, elle questionne la manière dont les identités individuelles et collectives se construisent dans un contexte de tensions sociopolitiques. L'identité amazighe, en particulier, occupe une place importante dans ses récits. Elle évoque les revendications culturelles et linguistiques portées par certains personnages qui, malgré les obstacles, tentent d'affirmer leur appartenance à une culture marginalisée. L'évocation du Hirak et des manifestations où des étudiants brandissent le drapeau amazigh illustre la manière dont la littérature peut s'inscrire dans une réflexion plus large sur les mouvements de contestation et les aspirations à une reconnaissance culturelle et politique.

La période littéraire des années 2000 se caractérise par une appropriation libre et créative de la langue française c'est-à-dire marqué par un usage libre du Français par exemple ont intégrant parfois des expressions arabes dialectal , créoles ou africaine , notamment chez de nombreux écrivains telles que: Faiza Guène dans son roman *Kiffe Kiffe demain* (2004), Mohamed Mbougar Sarr avec son roman *La Plus Secrète Mémoire Des hommes* (2021). On retrouve ce métissage linguistique également dans le roman *Une Valse* (2019) insère des expressions en langue arabe, ce qui donne à son écriture une tonalité authentique et ancrée dans la réalité :

العالم كله يهلل باسمي، ينادي به صباح مساء
لعالم كله يهلل باسمي، ينادي به صباح مساء
وأنا كتمثال بوذا، جالس القرقصاء
فلم أبالي ولم أتولى، أفليس إلى الأنبياء يساء؟
فإن اكفهر وجهي ارتدوا جميعا، وصمتوا كلهم، رجالا نساء
وقالوا يا أخت، ما أنت فاعلة؟ فأقول اذهبوا، أنتم التعساء²

En plus de ses techniques de l'écriture transgressive, Lynda Chouiten se distingue par son engagement littéraire. Pour elle, l'acte d'écrire, est indissociable de l'engagement. Elle conçoit la littérature comme un moyen de résistance contre les normes oppressives et les injustices sociales. L'écriture est, selon ses propres mots, « souvent synonyme de combat ».

² CHOUITEN, Lynda, (2019), *Une Valse*, Edition Casbah, p 122

Cette vision de la littérature comme un outil de lutte trouve un écho particulièrement parlant dans le roman *Les Vigiles* de Tahar Djaout, où l'auteur dépeint une société figée, conformiste et hostile à toute forme d'innovation ou de pensée indépendante. : « Vous venez perturber notre paysage familial d'hommes qui quêtent des pensions de guerre, des fonds de commerce, des licences de taxi, des lots de terrain, des matériaux de construction ; qui usent toute leur énergie à traquer des produits introuvables [...] Comment voulez-vous, je vous le demande, que je classe votre invention dans cet univers œsophagique ? »³. A travers cette citation, Djaout dénonce une société hostile à la création, tout comme Chouiten qui utilise l'écriture comme un moyen de résistance contre l'ordre établi, soulignant ainsi le rôle subversif de la littérature dans la remise en question des dogmes établis. Cette approche transparaît dans la manière dont elle construit ses personnages, leur donnant une voix qui dépasse le simple cadre de la narration pour devenir une forme de prise de parole contre les formes de domination. Ses héroïnes, bien que souvent en position de faiblesse au début de leurs parcours, développent pourtant une conscience critique qui leur permet d'exister au-delà des rôles qui leur sont assignés.

Le style d'écriture de Chouiten reflète aussi cette volonté de mêler analyse sociale et réflexion introspective. Son écriture alterne entre passages descriptifs empreints de poésie et dialogues percutants où les tensions psychologiques et sociales se cristallisent. Ce contraste entre une prose lyrique et des échanges plus abrupts contribue à donner du relief à ses récits, où chaque mot semble choisi avec soin pour renforcer l'effet recherché. Cette maîtrise du langage lui permet d'aborder des thématiques complexes tout en maintenant une forte dimension émotionnelle, rendant ses œuvres accessibles et impactantes.

À travers son Œuvre, Lynda Chouiten ne se contente pas de raconter des histoires : elle invite à une prise de conscience et pousse ses lecteurs à interroger les mécanismes d'oppression et de marginalisation qui façonnent leur quotidien. Son écriture, en explorant la complexité des rapports de pouvoir et la résistance des individus face aux contraintes sociales, offre une perspective précieuse sur les dynamiques qui traversent l'Algérie contemporaine. En mettant en lumière les contradictions et les aspirations de ses personnages, elle ouvre un espace de réflexion où la littérature devient un outil de compréhension et de transformation du réel.

³ DJAOUT, Tahar (1991), *Les vigiles*, Editions du Seuil, p. 42

Elle aborde, dans ses écrits, la tension permanente entre les aspirations individuelles et les contraintes imposées par la société. Cette problématique se manifeste particulièrement à travers le parcours de certains de ses personnages féminins, qui oscillent entre rêves d'émancipation et réalité d'une société conservatrice. Son écriture, à la fois incisive et poétique, constitue un véritable instrument de questionnement des normes établies et des mécanismes d'oppression qui traversent la société algérienne contemporaine.

Chouiten ne se limite pas à une approche unidimensionnelle de l'exclusion sociale, mais en propose une exploration plurielle, qu'elle soit liée au genre, à l'origine culturelle, à l'apparence physique ou à la santé mentale. À travers certains personnages féminins, elle met en lumière la difficulté pour les femmes de s'affranchir des normes patriarcales qui régissent leur quotidien. Ces femmes sont souvent réduites à leur rôle social et contraintes par des attentes rigides qui les empêchent d'accéder à une véritable autonomie. L'auteure utilise ces récits pour mettre en lumière le poids des normes sociales et la manière dont elles façonnent l'expérience des femmes, non seulement en Algérie, mais dans de nombreuses sociétés marquées par des structures patriarcales.

La reconnaissance dont bénéficie Lynda Chouiten sur la scène littéraire témoigne de la portée de son travail. Son roman *Une Valse*, qui explore la frontière entre génie et folie à travers le personnage d'une couturière psychotique, a remporté le Grand Prix Assia Djébar du roman francophone en 2019. Ce prix, l'un des plus prestigieux du monde littéraire algérien, récompense des œuvres qui se distinguent par leur qualité narrative et leur contribution à la réflexion sur la société. D'autres de ses ouvrages ont également été finalistes de prix renommés, consolidant ainsi son statut d'écrivaine incontournable de la scène littéraire algérienne et francophone.

Au-delà de ses distinctions, l'impact de ce roman réside dans sa capacité à éveiller les consciences et à susciter des questionnements sur les réalités sociales qui y sont décrites. L'engagement de Chouiten envers une littérature qui interroge, dérange et bouscule les certitudes fait d'elle une voix majeure dans le paysage littéraire actuel. Son travail s'inscrit dans une démarche qui dépasse la simple création romanesque pour devenir un véritable acte de transmission et de prise de position face aux enjeux contemporains.

Une Valse est un roman féministe par excellence, il est consacré au parcours exceptionnel d'un personnage hors normes. En effet, l'auteure accorde le premier rôle de son roman à un personnage féminin qui subit une double marginalité. D'abord celle d'être femme dans une société patriarcale et misogyne mais aussi celle d'être atteint d'une maladie mentale et d'être qualifiée de femme folle. Cette double marginalité semble nécessiter un double effort de la part de la protagoniste qui s'efforce de défier les conditions misérables dans lesquelles elle vit et de surmonter les épreuves que lui impose sa famille et sa société, en s'engageant sur la voie d'un rêve qui semble à priori impossible à réaliser : participer à un concours de mode à Venise et y dans une valse avec un inconnu.

Ce rêve, malgré sa simplicité dans un autre contexte, représente pourtant un réel défi pour Chahira qui doit vaincre à la fois ses démons et son entourage. Opprimée par tous, elle s'adonne dans le texte de Chouiten à des réflexions profondes sur son identité, ses rêves d'émancipation et sur sa société qui représente un réel obstacle face à ses rêves d'émancipation.

Chouiten use donc d'une figure marginale afin de produire un discours féministe dénonciateur contre toutes les formes de l'oppression que subissent les femmes en Algérie. La figure féminine qu'elle décrit est marginalisée par la société comme par son état mental. A travers son parcours, l'écrivaine présente une critique ardente de sa propre société en s'interrogeant sur les raisons de cette violence exercée contre les femmes.

3. Le personnage marginal dans la littérature algérienne contemporaine

Dans l'univers littéraire francophone, et plus particulièrement dans le champ de la littérature algérienne contemporaine, le personnage marginal s'impose comme une figure centrale, à la fois révélatrice, subversive et profondément humaine. La notion de marginalité, en littérature comme en sociologie, renvoie à une position d'exclusion ou de mise à l'écart par rapport à une norme dominante, qu'elle soit sociale, culturelle, politique ou mentale. Le marginal, c'est celui ou celle qui, pour des raisons multiples, condition sociale, appartenance ethnique, sexualité, genre, maladie mentale ou simple différence, ne trouve pas sa place dans l'ordre établi. En littérature, cette figure permet de dénoncer les mécanismes d'oppression, de mettre en lumière les zones d'ombre de la société et de donner la parole à ceux qu'on n'entend pas. Elle devient ainsi un instrument puissant de critique sociale, mais aussi un vecteur d'émotion,

de réflexion, et de renouvellement esthétique. Comme le souligne François Bon dans *La littérature française au présent* que la figure marginale en littérature est à la fois subversive, révélatrice et vecteur de critique sociale : « Il a montré combien le souci de la forme pouvait n'être pas exclusif du projet de montrer, bien au contraire. Œuvre littéraire, donc, et d'abord, avant que d'être témoignage du monde, par son souci de la force et de la justesse du verbe [...]. Mais œuvre critique aussi bien, qui ne saurait dire les divers visages du monde, celui qui se tient aujourd'hui dans les marges du nôtre [...] sans prononcer sur notre société, sur son indifférence souvent, sur son mépris parfois [...]. »⁴ Dans cette citation, l'auteur explique qu'une œuvre littéraire peut être à la fois belle sur le plan de l'écriture et engagée dans la critique du monde. Il montre que soigner la forme, le style, les mots, n'empêche pas de dire des choses fortes et profondes sur la réalité — au contraire, cela peut donner encore plus de poids au message. La littérature ne se contente donc pas de raconter ou de témoigner ; elle permet aussi de faire entendre les voix qu'on oublie, celles des personnes mises à l'écart. En parlant des exclus, l'écrivain nous pousse à réfléchir à ce que la société refuse de voir, à son indifférence ou à son mépris. C'est en cela que la littérature devient un moyen à la fois de créer du beau et de dire le vrai.

Dans la littérature francophone, la marginalité est un thème transversal qui traverse les époques et les genres. On la retrouve dès *L'Étranger* (1942), d'Albert Camus où Meursault, personnage froid et détaché des émotions sociales attendues, devient étranger à la société, au point d'en être rejeté, voire condamné à mort, non pour son crime, mais pour son manque de conformisme. Lorsqu'il dit que : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. »⁵ la citation illustre cette distance entre l'individu et les normes affectives imposées. De manière similaire, dans *Les mots pour le dire* (1975) de Marie Cardinal, l'héroïne marginale par sa maladie mentale retrace son parcours de guérison à travers la psychanalyse, et montre comment la folie, loin d'être un simple dysfonctionnement, peut être le symptôme d'un système familial et social oppressif. La marginalité devient alors un langage, un espace d'émancipation intérieure.

Mais c'est dans les littératures postcoloniales, et notamment dans la littérature algérienne francophone, que le personnage marginal acquiert une résonance particulièrement forte. Marquée par l'histoire de la colonisation, de la guerre de libération, puis par les désillusions de l'indépendance et les violences sociales et politiques internes, la littérature algérienne fait

⁴ François Bon (Viarth & Vercier) (2008) *La littérature française au présent*, éditions Bordas P 10

⁵ CAMUS, Albert (1942) *L'Étranger*, Editions Flio, p 9

souvent émerger des figures d'exclus : femmes, orphelins, intellectuels en rupture, homosexuels, artistes incompris ou êtres en dérive psychologique. Ces personnages, parce qu'ils sont placés en marge, deviennent des observateurs lucides du monde, des porteurs de parole dissidente, et des symboles de résistance silencieuse.

Le roman *Une Valse* de Lynda Chouiten s'inscrit pleinement dans cette tradition. L'œuvre met en scène Chahira Lahab, une couturière quadragénaire vivant dans un village reculé, El Moudja, un lieu fictif mais représentatif de nombreuses localités rurales algériennes où les traditions, les interdits et les pesanteurs patriarcales dictent la conduite des individus. Chahira, autrefois brillante étudiante, a dû abandonner ses rêves et sa liberté à cause d'un système familial rigide et d'une société qui nie l'ambition féminine. Elle vit dans une forme de retrait, à la fois géographique, psychologique et social, et souffre de troubles mentaux qu'elle nomme pudiquement « le Problème ». Ces troubles, loin d'être anodins, traduisent une fracture intérieure, un conflit entre son être profond et le monde extérieur. Chahira est une marginale parce qu'elle ne rentre pas dans le moule attendu : elle pense, elle crée, elle rêve ce que la société où elle évolue ne tolère guère.

Toutefois, loin de se complaire dans la victimisation, Lynda Chouiten construit un personnage profondément vivant, capable de sublimation par l'art. La couture devient pour Chahira un espace de liberté, un langage personnel, une forme de résistance silencieuse. Elle transforme les tissus en œuvres d'art, les aiguilles en instruments d'émancipation. Sa sélection pour un concours international de stylisme à Vienne marque une brèche dans son enfermement, une échappée symbolique vers un ailleurs plus tolérant. À travers cette trajectoire, l'autrice redonne au personnage marginal sa dignité et sa puissance créatrice. Elle en fait un être à la fois vulnérable et résilient, traversé par la souffrance mais tendu vers l'expression de soi. Comme le dit Chahira elle-même : « Ma tête, parfois, c'est comme un atelier de couture... Les idées s'y emmêlent comme des fils. »⁶ Cette métaphore illustre la manière dont la marginalité psychologique se transforme en processus de création artistique.

La marginalité de Chahira n'est donc pas seulement sociale ou mentale ; elle est aussi symbolique. Elle incarne toutes les femmes réduites au silence, tous les esprits sensibles brimés, tous les créateurs étouffés par la norme. En cela, *Une Valse* rejoint les voix

⁶ CHOUITEN, Lynda, (2019), *Une Valse*, éditions Casbah, page

d'écrivaines comme Assia Djébar avec *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1980), Maïssa Bey avec *Bleu blanc vert* (2006), ou Malika Mokeddem avec *Des rêves et des assassins* (1995), qui ont chacune exploré, à leur manière, la condition féminine dans un contexte postcolonial, où les femmes sont souvent reléguées à l'ombre, invisibles, ou rendues folles par la pression sociale. Ces écrivaines ont en commun de faire de la marginalité une force narrative, un levier de contestation. Comme l'écrit Assia Djébar : « La voix qu'ils n'ont jamais entendue, parce qu'il se passera bien des choses inconnues et nouvelles avant qu'elle puisse chanter : la voix des soupirs, des rancunes, des douleurs de toutes celles qu'ils ont emmurées... La voix qui cherche dans les tombeaux ouverts ! »⁷, cette citation montrant que la littérature est un lieu de reconquête de la parole pour celles qui en sont privées. Elle évoque les voix étouffées des femmes enfermées et réduites au silence. Elle symbolise une révolte profonde, longtemps tue, qui ressurgit à travers l'écriture. Comme Chahira, ces femmes marginalisées deviennent des porte-voix d'une contestation féminine

Enfin, cette mise en lumière du personnage marginal ne saurait être complète sans rappeler la portée universelle de cette figure. La marginalité, dans la littérature, n'est pas uniquement l'apanage des exclus sociaux. Elle est aussi le lieu d'une remise en question du réel, d'une quête de vérité, d'un désir de rupture avec l'hypocrisie des conventions. Le marginal est celui qui voit ce que les autres refusent de voir, qui dit ce que les autres taisent. Comme le souligne Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952), l'aliénation du sujet colonisé et plus largement de tout individu réduit au silence n'est pas une simple souffrance intérieure, mais une violence politique, une négation de l'être : « Amener l'homme à être actionnel, en maintenant dans sa circularité le respect des valeurs fondamentales qui font un monde humain, telle est la première urgence de celui qui, après avoir réfléchi, s'apprête à agir. »⁸ Cette citation résume bien l'expérience de Chahira, qui appartient à son monde mais ne peut s'y intégrer pleinement.

⁷ DJEBAR, Assia (1980), *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Edition p 61

⁸ FANON, Frantz (1952), *Peau noire, masques blancs*, Editions du Seuil, P180.

CHAPITRE II

Le sujet marginal féminin entre oppression et émancipation

Après avoir présenté la littérature algérienne actuelle, en expliquant son contexte culturel et historique, ainsi que le parcours de l'auteure et l'évolution de son Œuvre, nous allons, dans ce chapitre, décrire le personnage principal du roman et interpréter l'impact des violences qu'il subit. Nous étudierons également la fonction thématique et discursive de la folie qui semble employée comme un moyen d'émancipation dans la société fictive.

1. *Chahira*, emblème d'une double marginalité :

Le personnage de Chahira Lahab, tel que créé par Lynda Chouiten dans *Une Valse*, s'impose d'emblée comme une figure littéraire d'une complexité remarquable. À la croisée de l'intime et du social, du psychique et du politique, cette femme algérienne quadragénaire cristallise en elle plusieurs formes de marginalisation. À travers son parcours, l'auteure propose une plongée dans les recoins les plus sombres de l'aliénation féminine en contexte postcolonial, mais également une exploration lucide de ce que signifie résister, affirmer sa subjectivité et rêver, malgré tout, d'émancipation. C'est ainsi que Chahira elle-même se décrit, se comparant à un oiseau prisonnier, mais porteur d'un espoir de liberté. Comme le rapporte Lynda Chouiten dans son œuvre *Une Valse* « L'oiseau, c'était elle. Un oiseau prisonnier d'un quotidien morose, d'une solitude hantée, mais à qui une liberté toute proche était promise : une liberté de courte durée qui s'appellerait Vienne. »⁹. Cette solitude que vit la protagoniste est remplie des souvenirs douloureux et des souffrances. Chahira ne se sent pas libre, elle se sent piégée et bloquée dans une routine qui ne lui laisse aucune place pour s'épanouir. Malgré cette vie difficile, elle garde un petit espoir. Elle pense qu'un jour, elle pourra peut-être se libérer. Cet espoir, c'est son voyage à Vienne, la ville où elle est invitée pour participer à un concours de stylisme. Cette ville représente pour elle une occasion de changer sa vie, de vivre quelque chose de nouveau, Cela montre qu'elle a encore de la force, même si elle souffre. Elle continue à rêver, à espérer une vie meilleure. C'est ce rêve qui lui donne la force de continuer.

Chahira est marginale par sa condition sociale, son statut marital, son isolement affectif, mais aussi, et surtout, par son altérité psychique. Elle vit seule dans une maison de fortune, dans un village algérien conservateur, réduite au rang de vieille fille suspecte et incomprise. Cette solitude, imposée par les normes patriarcales de sa société, se double d'un

⁹ CHOUITEN, Lynda,(2019), *Une valse*, Editions casbah, p. 70

trouble psychologique que le roman désigne avec une délicatesse singulière sous le nom de « Problème ». Loin d'être un simple élément pathologique, ce « Problème » constitue une métaphore du dérèglement social et moral qui façonne les existences féminines dans les sociétés dominées par la norme hétéro-patriarcale. Comme le souligne Lynda Chouiten dans son roman *Une Valse* « Elle se releva lentement. On l'avait traitée d'obscène, de bonne à internier. On l'avait mise à terre, battue, humiliée. Et à son âge ! À presque quarante ans ! Son âme orgueilleuse saignait, et elle pleura silencieusement des larmes d'impuissance. »¹⁰ Cette citation montre un moment très dur dans la vie de Chahira. Elle vient de subir des insultes et de la violence. Des gens l'ont rabaissée, ils ont dit qu'elle était folle, qu'elle devait être enfermée. Elle a été humiliée, comme si elle ne valait rien, même si elle est une femme adulte, presque âgée de quarante ans. Cela rend les choses encore plus blessantes pour elle. Chahira est une femme fière, elle a de la dignité, mais ce qu'elle a vécu l'a profondément touchée. Elle ne crie pas, elle ne répond pas : elle pleure en silence, car elle se sent complètement impuissante face à la méchanceté et à l'injustice. Cette scène montre à quel point elle est seule, rejetée, et en souffrance dans la société où elle vit.

Dès l'enfance, Chahira est frappée par une série d'interdictions et de réprimandes qui orientent sa vie vers l'effacement. Élève brillante, passionnée par les livres, elle est brutalement arrachée à l'école par son père, qui considère que les études sont inappropriées pour une fille. Ce geste de rupture n'est pas anodin : il marque la première grande violence symbolique qu'elle subit, et qui préfigure l'ensemble des oppressions qu'elle connaîtra par la suite. Imene Latachi exprime avec livre justesse ce moment de basculement dans l'effacement de soi à travers son analyse dans le *De la folie et de son expression* « Après que son père mit fin à ses études, Chahira vit ses rêves déchoir et ses ambitions tomber à l'eau »¹¹. Dès son enfance, Chahira doit faire face à des interdictions et des reproches qui la poussent à s'effacer. Même si elle est une élève brillante et qu'elle aime beaucoup lire, son père décide soudainement de la retirer de l'école, car il pense que les études ne sont pas pour les filles. Pour lui, une fille n'a pas besoin de savoir lire ou écrire. Ce geste est très important car c'est la première grande injustice qu'elle subit, et cela annonce toutes les difficultés qu'elle rencontrera plus tard. Après avoir dû arrêter ses études, ses rêves et ses ambitions s'effondrent, ce qui lui cause beaucoup de souffrance.

¹⁰ CHOUITEN, Lynda (2019), *Une Valse*, Casbah, p. 69.

¹¹ LATACHI, Imene (2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 46

L'école, espace de savoir et d'autonomisation, devient un territoire interdit, clos, inaccessible. Ce renoncement imposé à l'instruction inscrit dans le corps même de Chahira une blessure durable, celle de l'exclusion intellectuelle et sociale. Comme le souligne Lynda Chouiten dans son roman *Une Valse* « Les autres ne voulaient pas. C'était aussi cela l'enfer : se voir interdire d'aller au bout de ses études, quelques mois à peine avant la fin de son parcours secondaire, alors qu'on était si brillant. »¹² Cette citation montre que l'école, qui devrait être un lieu d'apprentissage et de liberté, devient pour Chahira un endroit fermé où elle n'a pas accès. On l'empêche de poursuivre ses études alors qu'elle est très intelligente et proche de réussir. Cette interdiction lui fait beaucoup de mal, comme une blessure qu'elle ressent profondément. Elle se sent exclue, rejetée, car elle ne peut plus apprendre et perd sa place dans la société. Elle illustre bien la douleur que vit Chahira dans une situation comme un enfer, car ce sont les autres qui l'ont empêchée de finir ses études, alors que ce n'est pas de sa faute. En résumé, même si elle est brillante, on l'empêche d'aller à l'école, ce qui la fait souffrir et la prive de son avenir.

Dans le cas de Chahira, l'exclusion de l'école marque non seulement la fin d'un rêve personnel, mais aussi l'enclenchement d'un long processus d'exclusion du monde extérieur. On retrouve ici l'écho des réflexions de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* (1949) lorsqu'elle écrit que « L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome. »¹³, c'est-à-dire que c'est l'homme qui décide ce qu'est la femme, soulignant combien l'identité féminine est historiquement construite par l'oppression masculine.

Privée d'instruction, Chahira se replie progressivement sur elle-même. Elle s'installe dans un monde intérieur, peuplé de créatures imaginaires « Mohand et les Merqouchettes » et de discours décousus, qui loin d'indiquer une simple folie, traduisent plutôt une tentative de recomposition symbolique du réel. Sa parole devient une forme de résistance à l'assignation au silence. Ce langage parallèle, délirant en apparence, est en réalité une manière de réaffirmer sa subjectivité. Comme l'écrit Hélène Cixous dans *Le Rire de la Méduse* (1975) :

« Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont

¹² CHOUITEN, Lynda (2019), *Une valse*, Casbah, p. 24

¹³ DE BEAUVOIR, Simone (1949), *Le Deuxième Sexe*, Tome I : Les faits et les mythes, Paris, p. 15

*été de leurs corps – pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette au texte – comme au monde, et à l’histoire, – de son propre mouvement ».*¹⁴

Ceci veut dire que la femme doit écrire son corps, son histoire, sa vérité. Chahira, bien que fragile psychiquement, n’abdique jamais totalement sa voix. Son langage, même chaotique, est celui d’un sujet qui refuse d’être réduit au mutisme social.

Ce trouble psychique, que Chahira nomme « le Problème », doit donc être lu comme une manifestation symbolique de la marginalité, une réponse à une société qui nie la complexité de l’individu, notamment féminin. À travers les errances mentales de Chahira, Lynda Chouiten met en lumière la manière dont certaines formes de folie peuvent naître de l’oppression sociale. On retrouve ici les réflexions de Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre* (1961), où il évoque les troubles psychiatriques chez les colonisés comme résultant d’une violence systémique. La folie de Chahira, dans cette perspective, n’est pas un dysfonctionnement individuel, mais le symptôme d’un dérèglement collectif, d’une pathologie sociale plus large. Elle est la conséquence d’une vie faite de répression, de solitude, d’humiliations et de frustrations, notamment sexuelles, affectives, intellectuelles. Comme l’a écrit Imene Latachi dans son œuvre *De la folie et de son expression* : « Nous considérons ainsi que la folie de Chahira est une conséquence de ce que la société a fait d’elle ; c’est l’aliénation de la société qui a provoqué chez elle une anorexie, un refus, puis un détachement de celle-ci. »¹⁵ La citation explique que la folie de Chahira vient de ce que la société lui a fait subir. Elle n’est pas folle sans raison, c’est la société qui l’a poussée dans cet état. Depuis l’enfance, Chahira a été rejetée, empêchée de faire ce qu’elle aimait, comme aller à l’école ou exprimer ses idées. Petit à petit, elle s’est sentie étrangère dans ce monde qui ne la comprenait pas. Elle a commencé à refuser cette réalité, comme si elle ne voulait plus faire partie de cette société injuste. C’est ce que la citation appelle une « anorexie » symbolique : un refus de vivre selon les règles imposées. Sa folie est donc une façon de fuir une vie remplie de souffrances, d’humiliations et d’interdictions. Elle montre qu’un être humain peut se briser quand il est constamment rejeté.

¹⁴ CIXOUS, Hélène (1975), *Le Rire de la Méduse*, <https://fr.annas-archive.org/md5/a466602b8681a3fb5a66103a105173c5> P 39, consulté le 20 MAI 2025

¹⁵ LATACHI, Imene (2023), *De la folie et de son expression*, L’Harmattan, p. 37

Le cadre familial de Chahira est l'un des lieux privilégiés de cette répression. Sa relation avec ses parents, et notamment avec son père, est marquée par la violence symbolique. Ce dernier, incarnation de l'autorité masculine et du pouvoir patriarcal, ne voit en sa fille qu'un être à surveiller, à discipliner. Il l'empêche d'étudier, l'éloigne de la lecture, contrôle ses sorties. Par rapport à sa mère, quant à elle, apparaît comme une figure distante, incapable de l'écouter ou de la comprendre. Dans cette famille, la parole de Chahira n'a pas sa place. Ses désirs sont niés, ses rêves moqués, ses élans brisés. L'espace domestique, censé être un lieu de protection, se transforme en espace de contrôle. Cette répression familiale rejoue, à l'échelle du foyer, les mécanismes plus larges d'oppression des femmes dans la société. Comme le note Pierre Bourdieu dans *La Domination masculine* que l'assignation identitaire se fait par le biais de la langue, des gestes et des pratiques quotidiennes. Chahira, sans cesse rappelée à sa place de femme célibataire, passive, domestique, est victime de cette assignation violente. « On observe ainsi que, lorsque les contraintes externes s'abolissent et que les libertés formelles [...] sont acquises, l'auto-exclusion et la "vocation" [...] viennent prendre le relais de l'exclusion expresse [...]. Le pouvoir symbolique ne peut s'exercer sans la contribution de ceux qui le subissent et qui ne le subissent que parce qu'ils le construisent comme tel. »¹⁶ Cette citation souligne que les femmes finissent par intérioriser les limites que la société leur impose, à tel point qu'elles peuvent elles-mêmes perpétuer leur propre marginalisation. Elle fait écho à la situation de Chahira, assignée au silence et à la soumission dans sa propre famille.

La société algérienne dépeinte dans le roman est elle-même une instance de marginalisation. Chahira est observée, jugée, stigmatisée par ses voisins, qui colportent des rumeurs sur sa santé mentale et sa moralité. Son célibat tardif est perçu comme une anomalie. Une femme sans mari, sans enfant, sans famille, ne peut exister qu'en tant que figure de trouble. En cela, elle incarne ce que Michel Foucault nomme « l'anormal » : un être dont l'existence même dérange l'ordre établi. En refusant les normes du mariage et de la maternité, Chahira devient l'autre, l'inassimilable, celle qui doit être contenue ou corrigée. Comme l'affirme Lynda Chouiten dans son roman *Une Valse* « Jour et nuit, on frappait à sa porte, avant de s'enfuir. Jour et nuit, on murmurait : Lahab, Lahab, en ricanant. Et bien sûr, jour et nuit, des spectres libidinaux la molestaient et violaient. »¹⁷ Cette citation illustre comment Chahira est sans cesse surveillée et maltraitée par les habitants de son village. On frappe à sa

¹⁶ BOURDIEU, Pierre (1998) *La Domination masculine*, Editions du Seuil, P60

¹⁷ CHOUITEN, Lynda, (2019) *Une valse*, Casbah, p. 126

porte, on chuchote son nom en se moquant, et elle subit même des agressions imaginaires qui la blessent. Cela montre que la société la rejette et la considère comme un problème. Ce traitement reflète la stigmatisation dont elle fait l'objet parce qu'elle ne suit pas les règles sociales, notamment le mariage et la maternité. En résumé, Chahira est exclue et marginalisée simplement parce qu'elle est différente et refuse de se conformer aux attentes de la société.

Pourtant, au cœur de cette marginalisation, Chahira conserve une force de création. Son métier de couturière devient un espace de sublimation, une manière de recomposer le monde à travers la beauté. Elle coud, elle invente, elle façonne. Le tissu devient un substitut du texte, la couture une écriture alternative. À travers les vêtements qu'elle crée, elle exprime une esthétique personnelle, une vision du monde, une sensibilité. Cette créativité est l'un des ressorts de son émancipation. Elle témoigne d'un refus du statut de victime passive. Lynda Chouiten à travers son roman *Une Valse* donne à voir que Chahira, malgré sa souffrance, continue à produire, à inventer et à rêver. Et elle est, à sa manière, une artiste.

*Cette couturière d'El Moudja n'était pas à sa place (...), elle était vexée qu'il la prie pour une pauvre artisane sans culture(...). Oui, l'enfer c'était bien les autres, qui vous jugeaient, vous jugeaient, vous trouvaient gros ou laid ou gauche ou stupide ou ignorant (...).*¹⁸

Cette citation met en lumière la force intérieure de Chahira, qui transforme sa souffrance et sa marginalité en source de création. Malgré les souffrances et les humiliations qu'elle subit, elle refuse de se laisser réduire au silence. Son métier de couturière devient un moyen d'expression personnelle, à travers les vêtements qu'elle crée, elle exprime ses émotions, ses rêves et sa vision du monde. Pour elle la couture devient ainsi une forme d'écriture, une manière de recomposer le réel par la beauté, elle souligne que Chahira refuse qu'on la réduise à une simple ouvrière sans intelligence ou créativité. Elle sait qu'elle vaut plus que ce que les autres pensent d'elle, et cela renforce son besoin de se libérer, de continuer à créer, et de croire en elle-même.

L'apothéose de ce processus créatif est symbolisée par sa participation au concours international de stylisme à Vienne. Cet événement, bien que fantasmagique, représente une ouverture vers l'ailleurs, une possible sortie de l'enfermement. Vienne devient une métaphore

¹⁸ CHOUITEN, Lynda (2019) *Une valse*, Casbah, p. 23

de la liberté : ville de la valse, de la musique, de la beauté, elle symbolise pour Chahira une vie autre, une vie meilleure, affranchie des contraintes de son village natal. Mais cette ouverture reste ambivalente. Le rêve viennois est-il réalisable ? Ou bien n'est-il qu'un mirage, une illusion, un refuge mental contre l'insupportable réalité ? Le roman laisse cette question en suspens, refusant la clôture, préférant la nuance . Cette réflexion trouve un écho dans le roman d'Imene Latachi *de la folie et de son expression* lorsqu'elle dit que :

Ne pouvant soutenir la morosité au quotidien, la psychotique ne cessa de chanter "Layali el uns fi Vienna", s'imaginant être un " tir baka ou ghanna". [...] Lahab rêvait d'une valse viennoise et d'une liberté asilaire, loin de la bourgade dans laquelle elle étouffait, elle périssait à petit feu, pensant, naïvement, pouvoir trouver son havre quelque part dans l'espace, dans le monde, alors que c'est au fond de son être qu'elle devait le chercher »¹⁹

Cette citation montre bien ce que représente Vienne pour Chahira. C'est un lieu imaginaire où elle espère trouver la liberté, loin de la souffrance et des contraintes de sa vie quotidienne. Elle rêve d'une ville où elle pourrait respirer, vivre autrement, être elle-même. Elle montre que ce rêve est peut-être une illusion, Chahira cherche un refuge à l'extérieur, alors que le vrai apaisement doit venir de l'intérieur, de sa propre réconciliation avec elle-même .Cela montre que le rêve viennois est à la fois une source d'espoir et un moyen de fuir la réalité

Une Valse ne raconte pas simplement l'histoire d'une femme malade et isolée. Il déploie une réflexion profonde sur la manière dont les sociétés postcoloniales traitent la différence, la créativité, l'autonomie des femmes. Chahira est marginalisée parce qu'elle ne rentre pas dans les cases, parce qu'elle pense, parce qu'elle désire, parce qu'elle refuse d'obéir. Mais elle est aussi, en creux, une figure de résistance. Sa folie même peut être lue comme une réponse subversive à un ordre injuste. Par son existence, elle interroge les normes, les bouscule, les déjoue. Imene Latachi dite à travers son analyse dans le roman *de la folie et de son expression* que « Chouiten donne dans son œuvre la voix d'une prétendue aliénée qui se moque, à son tour, de l'aliénation dont souffre sa société si aberrante.»²⁰ ; Ces propos citation nous montrent que Chahira, malgré sa maladie, arrive à participer à un concours de stylisme international. Elle ne se laisse pas abattre par sa condition ou par les jugements des autres. Au contraire, elle agit, elle crée, elle avance. Sa « folie » devient alors une force, une

¹⁹ LATACHI, Imene (2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 36

²⁰ LATACHI, Imene,(2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 34

façon d'exprimer son besoin de liberté et d'émancipation. Cela montre que Chahira n'est pas une victime passive, mais une femme qui se bat, qui invente et qui cherche à exister autrement. Ainsi, la citation souligne bien qu'au cœur de sa souffrance, il y a aussi un chemin de création et de résistance.

Nous pouvons dire enfin, que Chahira incarne parfaitement la tension entre oppression et émancipation. Elle est à la fois victime d'un système injuste et actrice d'un processus de subjectivation. Elle souffre, mais elle crée. Elle est seule, mais elle parle. Elle est brisée, mais elle rêve. Et c'est dans cette complexité que réside toute la force du personnage inventé par Lynda Chouiten. À travers elle, l'auteure offre au lecteur une réflexion poignante sur la condition des femmes en Algérie, mais aussi sur la manière dont les êtres humains, même les plus blessés, peuvent résister, inventer, s'inventer.

2. La violence dans la société fictive

La violence est un thème central qui structure l'œuvre de Lynda Chouiten, *Une Valse*, et se déploie à travers le parcours de Chahira, une femme marginalisée dont la trajectoire est marquée par une succession de traumatismes physiques, psychologiques et sociaux. Loin d'être une simple toile de fond, la violence devient une matrice narrative qui façonne les relations entre les personnages, détermine les interactions sociales et conditionne la manière dont Chahira perçoit et vit le monde. La violence subie par Chahira est multidimensionnelle : elle se manifeste d'abord au sein du foyer familial, espace censé incarner la sécurité et la protection, mais qui se transforme ici en lieu d'oppression et d'humiliation. Elle s'étend ensuite à la sphère sociale, où Chahira devient une cible privilégiée des commérages et des jugements moralisateurs, en raison de son statut de femme célibataire, perçue comme « folle » et déviante ; cette violence trouve son point culminant dans la folie, dernier refuge d'une femme acculée, qui tente de résister à une réalité qui l'étouffe et l'aliène. à cet égard Lynda Chouiten dans son roman *Une Valse* rappelle que : « Étaient-ce bien ces parents qui lui parlaient de la sorte ? Comment pouvaient-ils suggérer que ce qu'elle faisait était des gestes obscènes ? Et comment osaient-ils se moquer ainsi de sa maladie ? Elle sentit le volcan en elle se mettre en éruption. »²¹. Chahira est profondément bouleversée par l'attitude de ses parents. Elle n'arrive pas à croire que ce sont eux qui lui parlent ainsi, en l'accusant de faire des gestes

²¹ CHOUITEN, Lynda (2019), *Une Valse*, Casbah , p. 67

obscènes et en se moquant de sa maladie. Au lieu de la comprendre et de l'aider, ils l'humilient et la blessent. Cela réveille en elle une grande colère, qu'elle ressent comme un volcan prêt à entrer en éruption. Ce volcan montre que toute la douleur et la frustration qu'elle garde en elle sont sur le point d'exploser. Ce passage reflète bien la violence psychologique qu'elle subit au sein de sa propre famille, un lieu censé être protecteur, mais qui devient une source de souffrance.

La violence est donc omniprésente dans le roman, et elle s'exprime d'abord par le biais de la figure maternelle. Dans *Une Valse*, la mère de Chahira est un personnage complexe, ambigu, qui incarne à la fois la victime et le bourreau. À première vue, elle semble être une femme soumise, ayant elle-même été écrasée par un système patriarcal rigide qui l'a privée de toute possibilité d'émancipation. Cependant, loin de briser ce cycle de violence, elle le perpétue en l'exerçant à son tour sur sa propre fille. La mère de Chahira apparaît ainsi comme une figure castratrice, autoritaire et acariâtre, dont la parole est constamment empreinte de mépris et de dévalorisation. Lynda Chouiten dans son roman *Une Valse* souligne que : « La mère, qui n'avait pourtant qu'une connaissance sommaire du français, gémissait, le visage entre les mains, en demandant à Dieu ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter une fille pareille, une honte pareille. »²², la mère de Chahira, qui ne comprend pas bien le français, se lamente en cachant son visage dans ses mains. Elle demande à Dieu pourquoi elle a une fille comme Chahira, qu'elle considère comme une honte. Autrement dit, elle rejette sa fille et se sent humiliée par son comportement. Au lieu de la soutenir, elle la critique et la fait souffrir. Cela montre que la mère est une source de violence pour Chahira, même si elle a elle-même souffert dans sa vie.

Ces paroles, apparemment anodines, constituent en réalité une violence psychologique redoutable, qui agit comme un poison lent, insidieux, infiltrant l'esprit de Chahira jusqu'à l'anéantir. En ce sens, la violence de la mère s'apparente à ce que Pierre Bourdieu appelle dans *La domination masculine* une « violence symbolique », c'est-à-dire une forme de violence douce, invisible, qui agit par le langage, les gestes, les regards, et qui vise à maintenir les dominés dans un état de soumission et de dépendance. La mère de Chahira, en lui répétant sans cesse qu'elle est « bonne à rien », qu'elle est « une honte pour la famille », s'érige en porte-parole des normes patriarcales, relayant le discours dominant qui dicte que la

²² Ibid, p. 41

place des femmes se trouve à la maison, dans le mariage et la maternité, et que toute tentative d'évasion intellectuelle ou créative est perçue comme une aberration, Comme l'écrit Lynda Chouiten dans son roman *Une Valse* que une femme célibataire :

*Continuer, à quarante ans, à vivre chez vos parents, qui tous les jours que Dieu fait, vous signifient qu'ils en ont marre de vous voir encore chez eux. Subir les vociférations quotidiennes de votre mère qui vous reproche d'être collée à ses jupons (...) Voilà des humiliations qu'elle se serait peut-être résignée à accepter stoïquement, comme toutes les filles célibataires de son âge (...). Mais maintenant, ce n'est plus possible de rester. Maintenant, son orgueil se révoltait, et elle bénissait sa maladie, qui l'emplissait d'une force nouvelle et qui étouffait la peur.*²³

Ce passage montre la violence psychologique que Chahira subit au quotidien, surtout de la part de sa mère. Cette violence n'est pas toujours physique, mais elle est constante, invisible et destructrice. La mère critique sa fille parce qu'elle est toujours célibataire et vit encore chez ses parents à quarante ans. et donc la citation montre que Chahira est épuisée par cette pression quotidienne. Mais au lieu de se laisser écraser, elle commence à se révolter intérieurement. Sa maladie, paradoxalement, lui donne une forme de force : c'est le début de sa résistance. Cela signifie que même dans la souffrance, une femme peut trouver une forme d'émancipation.

Ainsi, à travers ce personnage maternel, Lynda Chouiten déconstruit l'image traditionnelle de la mère aimante et protectrice, pour mettre en lumière une réalité beaucoup plus sombre et ambivalente. La mère, ici, n'est pas celle qui guide et protège, mais celle qui enferme, qui humilie, qui rabaisse, devenant ainsi le bras armé d'un patriarcat omniprésent. Elle incarne la reproduction des normes sociales, la perpétuation des violences subies, et, en ce sens, elle devient le miroir de la société entière, une société qui préfère anéantir les individualités plutôt que de leur permettre de s'épanouir.

Cette violence maternelle est d'autant plus destructrice qu'elle s'inscrit dans une relation de proximité, une relation censée être fondée sur l'amour, la tendresse et la complicité. La mère de Chahira, en niant à sa fille le droit d'exister en tant qu'individu autonome, en l'enfermant dans le rôle de « vieille fille » sans valeur, agit comme un bourreau

²³ CHOUITEN, Lynda, (2019) *Une Valse*, Casbah, p. 79

inconscient, incapable de comprendre qu'elle est elle-même victime du système qu'elle perpétue. En cela, Lynda Chouiten inscrit son personnage dans une longue lignée de mères castratrices et oppressantes que l'on retrouve dans la littérature algérienne contemporaine, où la figure maternelle, loin d'être idéalisée, est souvent perçue comme une source d'aliénation et de répression.

La violence paternelle, quant à elle, s'exprime de manière plus brutale, plus directe, plus tangible. Le père de Chahira est un homme autoritaire, intransigeant, pour qui la domination masculine est un droit naturel et incontestable. Dès son plus jeune âge, Chahira est soumise à la tyrannie de ce père despotique, qui impose sa loi par la force et le mépris. Lorsqu'il décrète que Chahira doit quitter l'école, il le fait sans aucune explication, sans aucune considération pour les désirs ou les aspirations de sa fille. Comme le souligne Lynda Chouiten dans son roman *Une Valse* que la femme n'a pas une voix dans la société : « Mais sa décision avait été prise : sa fille avait suffisamment étudié comme cela. Il était temps de rentrer à la maison »²⁴ la citation montre la violence du père de Chahira qui manifeste de manière dure et directe. Autoritaire et rigide, il considère que sa supériorité d'homme lui donne tous les droits sur sa fille. Dès l'enfance, Chahira subit son autorité sans avoir le droit de s'exprimer. Lorsqu'il décide qu'elle doit arrêter l'école, il ne lui donne aucune explication et les études ne servent à rien pour une fille, résumant en une phrase toute la violence symbolique que représente l'interdiction de l'éducation pour les femmes dans un contexte patriarcal. Et il impose sa volonté sans tenir compte de ses envies ou de ses rêves.

Cette violence paternelle, qui s'exerce par le contrôle des corps et des esprits, rappelle les analyses de Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, où il évoque la manière dont le patriarcat utilise la violence pour maintenir son emprise sur les individus marginalisés. Le père de Chahira, en refusant à sa fille le droit d'apprendre, le droit de lire, le droit de penser, lui ôte toute possibilité d'échapper à son destin de subalterne. Il la réduit à une existence insignifiante, confinée dans un espace domestique où elle est condamnée à jouer le rôle de la « fille à marier », une femme sans voix, sans identité, sans existence propre.

Cependant, la violence exercée par les parents n'est que le prélude à une violence plus diffuse, plus insidieuse, celle qui s'exerce à l'échelle de la société entière. Chahira, en tant que femme

²⁴ CHOUITEN, Lynda (2019), *Une valse*, Casbah, p. 42

célibataire et marginalisée, devient une cible de choix pour les commérages, les jugements moralisateurs, les regards réprobateurs. Dans la société fictive dépeinte par Lynda Chouiten, chaque individu devient un agent de la norme, un gardien de l'ordre social, chargé de rappeler à Chahira qu'elle est une anomalie, une « folle », une « ratée », une « vieille fille » indigne de respect ou de considération. Comme elle le dit dans son roman *Une Valse* : « C'était bien ce qu'on devenait quand on était déclaré psychotique, donc fou. Un misérable insecte qu'on traquait et piétinait, à qui on ne pardonnait pas le crime de continuer à vivre après la déshonorante transformation ; après la déchéance. »²⁵. Ce passage montre comment la société rejette Chahira dès qu'elle est considérée comme folle. Elle est vue comme un insecte misérable, quelqu'un qu'on traque et qu'on méprise. Cela reflète bien l'idée que, après la violence de ses parents, Chahira subit aussi une violence plus large, celle des jugements et des regards des autres. La société la considère comme une personne à part, une « anormale » qu'on exclut et qu'on ne respecte pas.

Cette violence sociale, que Foucault qualifie de « biopouvoir » dans *Surveiller et punir*, est d'autant plus redoutable qu'elle est invisible, anonyme, impossible à saisir ou à combattre directement. Les voisins, les passants, les commerçants : tous participent à cette entreprise de marginalisation, rappelant sans cesse à Chahira qu'elle n'a pas sa place dans une société régie par des normes strictes. Les voix qu'elle entend, ces voix intérieures qui la harcèlent et la hantent, sont en réalité le produit de ces violences multiples qui se sont accumulées au fil des années, jusqu'à se transformer en un chaos intérieur, un tumulte mental qui finit par l'emporter dans le gouffre de la folie comme l'affirme Imene Latachi à travers son analyse dans *de la folie et de son expression* que :

*Petit à petit, la raison de celle-ci commença à s'affecter vu l'absurdité du monde dans lequel elle vivait. Des voix jaillirent de nulle part dans sa tête et vinrent marquer la fin de l'ère de la raison, pour laisser place à l'ère des soupçons et de la déraison. Et c'est ainsi qu'elle devint psychotique.*²⁶

Ces propos montrent comment la violence sociale et les pressions que subit Chahira de la part des gens autour d'elle finissent par la bouleverser mentalement. Les voix qu'elle entend dans sa tête représentent cette souffrance intérieure causée par les regards et les jugements des

²⁵ Ibid, p 66

²⁶ LATACHI, Imene,(2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 47

autres. Petit à petit, sa raison faiblit face à ce monde dur et injuste, et elle sombre dans la folie. Cela montre que la violence sociale, même si elle n'est pas toujours visible, peut avoir des effets très puissants sur la santé mentale. Cette folie, loin d'être une simple pathologie, devient le lieu ultime de résistance, le dernier refuge d'une femme brisée qui refuse de se soumettre. En se repliant dans son monde intérieur, en s'échappant dans les méandres de son esprit, Chahira tente désespérément de préserver ce qu'il lui reste d'intégrité et de dignité. Mais cette folie, paradoxalement, devient également une arme à double tranchant, un piège dont il est difficile de s'échapper.

3. La folie comme vecteur d'émancipation :

La folie dans *Une Valse* se présente comme un espace complexe où s'entrelacent oppression et émancipation, un lieu où Chahira, le personnage principal, s'affranchit des normes aliénantes de la société en créant un univers intérieur qui échappe au contrôle des autres. Selon Imene Latachi, dans *La folie et son expression*, cette folie n'est pas un simple trouble pathologique : « La psychose de Chahira n'est toute autre qu'une différence, un cri d'orfraie envers une société corrompue et foncièrement patriarcale dans laquelle violences et haines se font souveraines. »²⁷ Cette citation nous montre que la folie de Chahira n'est pas juste une maladie mentale comme la société le pense. En réalité, elle représente une forme de différence, un moyen pour elle de se démarquer dans un monde injuste. Cette société, dominée par les hommes, juge et rejette toutes celles qui ne suivent pas ses règles. Alors, Chahira, au lieu de se soumettre, utilise sa folie comme une façon de crier son mal-être, de montrer qu'elle souffre, mais aussi qu'elle refuse cet ordre établi. C'est à travers cette folie qu'elle réussit à s'éloigner des normes oppressantes. Elle crée un monde à part, dans son esprit, où elle peut rêver, penser librement et exister autrement. Sa folie devient donc un moyen de résister, de ne pas être une simple victime, Elle ne se laisse pas écraser, elle transforme ce que les autres appellent une faiblesse en une force silencieuse. elle est à la fois un cri de détresse et un acte de résistance contre un environnement oppressif et contraignant.

²⁷ LATACHI ,Imene,(2023), De la folie et de son expression, Éditions L'Harmattan, p 36

Dès les premières pages du roman, Chahira est décrite comme une femme prisonnière, enfermée dans un quotidien marqué par la violence, la répression et le contrôle exercé par sa famille, notamment par une mère castratrice qui incarne la norme sociale aliénante. La mère de Chahira, figure centrale dans le récit, impose à sa fille une vision restrictive de la féminité, celle d'une femme soumise, docile et silencieuse. Ainsi, Chahira est constamment réprimée, brimée, empêchée d'exprimer ses désirs et ses aspirations. Sa folie devient alors une échappatoire, un espace psychique où elle peut enfin exister en dehors des contraintes imposées par sa mère et, plus largement, par la société. Lynda Chouiten exprime à travers son roman *Une Valse* que la vie de Chahira est très difficile et enfermée comme le dit :

Son mari allait et venait dans le salon, frappant le sol de sa ceinture assouplie par les interminables coups qu'elle avait donnés à la coupable. Malgré les rougeurs qui striaient le corps martyrisé de sa fille, sa colère n'était pas tombée. Il aurait voulu la fouetter encore et encore ; mais il s'était arrêté aux premières gouttes de sang qui avaient giclé du maigre bras violenté. Et il s'était mis lui-même à sangloter, effaré par la violence dont il venait de faire preuve.²⁸

La citation montre que Chahira vit dans un environnement violent, où son père la frappe sévèrement. Cela confirme que sa vie est difficile et qu'elle est contrôlée et maltraitée par sa famille, elle est subit beaucoup de violence dans sa famille, sa mère est comme une source de pression,. Cette souffrance empêche Chahira d'exprimer ses vrais sentiments. Sa folie devient alors un moyen pour elle de s'échapper et de retrouver un peu de liberté.

Dans ce contexte, la folie prend la forme d'un refuge, un lieu où Chahira se retire pour se protéger de l'emprise maternelle. Elle s'invente des histoires, des dialogues imaginaires, des mondes parallèles où elle peut s'affirmer et exister autrement. Ces moments de délire ne sont pas de simples hallucinations ; ils sont des stratégies de survie, des actes de résistance face à une réalité étouffante. Comme le souligne Lynda Chouiten dans *Une Valse* que : « C'était bien ce qu'on devenait quand on était déclaré psychotique, donc fou. Un misérable insecte qu'on traquait et piétinait, à qui on ne pardonnait pas le crime de continuer à vivre après la déshonorante transformation. »²⁹. Cette citation éclaire parfaitement le cas de Chahira, dont la folie apparaît comme un refus de se soumettre aux normes patriarcales et familiales qui cherchent à la contraindre, à l'enfermer dans un rôle qu'elle n'a pas choisi. En

²⁸ CHOUITEN, Lynda (2019), *Une valse*, Casbah, p. 42

²⁹ Ibid, p 66

se retirant dans son monde intérieur, elle échappe à l'ordre social qui cherche à la domestiquer, à la soumettre

Cependant, cette folie, bien qu'émancipatrice, devient aussi un piège. En s'enfermant dans son univers mental, Chahira se coupe progressivement du monde extérieur, se condamnant à une solitude et à une invisibilité de plus en plus prononcées. Son esprit devient un espace de réclusion, un territoire où elle est à la fois souveraine et captive c'est-à-dire un lieu fermé, où elle se croit libre, mais où elle est aussi enfermée . Cette ambivalence de la folie est soulignée par Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* lorsqu'il écrit :

*Ah ! Ces larmes d'enfant qui n'a personne pour le consoler. Il n'oubliera jamais qu'on l'a mis de bonne heure à l'apprentissage de la solitude... Existence cloîtrée, existence repliée et recluse où j'ai appris trop tôt à méditer et à réfléchir. Vie solitaire qui à la longue s'émeut longuement d'un rien — à cause de vous sensible en dedans, incapable d'extérioriser ma joie ou ma douleur, je repousse tout ce que j'aime et me détourne malgré moi de tout ce qui m'attire.*³⁰

Les propos de Frantz Fanon illustrent parfaitement ce que vit Chahira, Il parle d'une vie fermée sur elle-même, d'une solitude apprise très tôt, où l'on garde tout pour soi. C'est exactement ce que fait Chahira en s'enfermant dans son monde intérieur. Sa folie lui apporte un sentiment de liberté, mais elle l'éloigne aussi des autres et la rend de plus en plus isolée. Comme Fanon le dit, cette solitude pousse à réfléchir et à ressentir plus profondément, mais elle empêche aussi d'exprimer ses émotions et de rester proche des personnes qu'on aime. Chahira, à travers sa folie, affirme une vérité qui n'est pas entendue, une vérité qui, parce qu'elle s'oppose aux normes sociales, est perçue comme un signe de folie plutôt que comme une forme de rébellion. Cette folie devient alors une parole dissidente, un langage subversif qui révèle les contradictions d'une société patriarcale.

Dans le roman, Chahira, à travers ses moments de délire, se voit tour à tour comme une créatrice de mode, une styliste reconnue, une artiste respectée. Ces fantasmes d'une vie autre sont des projections d'un désir d'émancipation, d'une volonté de s'arracher à la condition d'opprimée qui lui a été imposée. En s'imaginant artiste, elle recrée une identité qui

³⁰ FANON, Frantz,(1952), *Peau noire masques blancs*, Seuil, p. 60

lui permet de transcender sa réalité, de devenir une femme puissante, indépendante, créatrice. La folie devient alors une forme de réinvention de soi, un espace où elle peut exister autrement, loin des contraintes familiales et sociales. Ces projections fantasmatiques, bien qu'illusoire, lui permettent de retrouver une forme d'autonomie psychique, une autonomie que la société lui refuse.

Cependant, cette émancipation par la folie est ambivalente. D'une part, elle permet à Chahira de s'affirmer, de se recréer un espace où elle est libre, maîtresse de son destin. D'autre part, elle devient un piège qui l'enferme dans une spirale de déconnexion avec la réalité. En s'isolant dans son monde imaginaire, elle s'éloigne des autres, se coupe des liens sociaux, se condamnant à une existence solitaire et marginalisée. Cette marginalité est soulignée par le regard des autres personnages, qui perçoivent Chahira comme une folle, une déviante, une femme inapte à s'intégrer dans le monde social. Ainsi, ce qui était initialement un espace de liberté devient progressivement une prison psychique, un lieu de réclusion où Chahira se perd dans ses propres illusions. Comme l'écrit Imene Latachi dans son analyse *de la folie et de son expression* : « C'était bien ce qu'on devenait quand on était déclaré psychotique, donc fou. Un misérable insecte qu'on traquait et piétinait, à qui on ne pardonnait pas le crime de continuer à vivre après la déshonorante transformation ; après la déchéance. »³¹. Ces propos suggèrent que la folie que vit Chahira a deux aspects. D'un côté, elle lui donne la force de s'affirmer, de s'inventer un monde à elle, où elle se sent libre et maîtresse de son destin. Mais d'un autre côté, cette folie devient peu à peu un piège. En se coupant du monde réel pour se réfugier dans son imagination, Chahira s'éloigne des autres et finit par vivre isolée, exclue de la société. Les gens autour d'elle la voient comme une folle, une femme étrange, incapable de s'intégrer. Ce regard la pousse encore plus vers la solitude. Ce qui ressemblait au départ à une liberté devient alors une prison intérieure, un enfermement mental où Chahira se perd dans ses illusions.

Par ailleurs, la folie de Chahira est également une critique des normes sociales qui cherchent à domestiquer les femmes, à les réduire au silence, à les enfermer dans des rôles stéréotypés. En se marginalisant volontairement à travers sa folie, Chahira refuse d'adhérer aux normes qui lui sont imposées. Elle devient une figure de l'excès, celle qui ose dire ce que les autres taisent, celle qui, par son délire, met à nu l'hypocrisie des normes sociales. En ce

³¹ LATACHI, Imene(2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 34

sens, la folie devient une arme subversive, un outil de contestation, une manière de dire « non » à un destin que d'autres ont tracé pour elle . Comme le souligne Imene Latachi dans son roman *de la folie et de son expression* que :

*La folie de Chahira, pour ainsi dire, a permis à l'auteure de passer en revue les maux de la société. Ce thème n'a donc été qu'un prétexte pour celle-ci afin de mettre à nu la condition de la Femme et de dénoncer par là ce qui se passe dans une société faite de frustrations et de violences, qui ne témoigne que dédain envers une femme qui rejette radicalement la Tradition et veut s'émanciper.»*³²

La folie de Chahira est donc une façon pour elle de refuser les règles injustes que la société impose aux femmes. Au lieu d'accepter le silence et les rôles qu'on veut lui faire jouer, elle choisit de s'exprimer à sa manière. Sa folie devient alors un moyen de dire ce qu'elle pense et de montrer ce qui ne va pas dans la société. Elle s'en sert pour dénoncer les injustices et affirmer son désir de liberté.

A travers Chahira, Lynda Chouiten nous invite à repenser la notion de marginalité, à interroger le rapport entre folie et liberté, entre oppression et émancipation. La folie, loin d'être une simple pathologie, devient un espace de réinvention, un lieu où l'individu peut se recréer, se redéfinir, s'affirmer autrement. Mais cette réinvention a un coût : l'isolement, l'incompréhension, la solitude. Ainsi, la folie de Chahira est à la fois un espace de liberté et un espace de réclusion, un espace de création et un espace de destruction.

En ce sens, la folie de Chahira apparaît comme une forme de rébellion contre un monde oppressif, un monde qui cherche à la réduire au silence, à la domestication, à l'effacement. En se retirant dans son univers mental, elle échappe à ces contraintes, elle s'invente un autre monde, un monde où elle est libre, créatrice, artiste. Mais ce monde imaginaire est aussi un piège, un piège qui la coupe des autres, qui la condamne à une existence solitaire, marginalisée, invisible :

Chahira confond le réel et l'imaginaire. Même si elle n'est pas vraiment folle. C'est-à-dire que sa folie reste un petit peu ambigu dans le roman. Elle est considérée comme folle. Le médecin déclare qu'elle est folle... Mais,

³² Ibid, p35

*c'est une femme qui raisonne, qui réfléchit. Parce que le thème de la folie dans la littérature devient un prétexte pour dire des vérités ; justement c'est ce que je fais dans le roman. Le fou n'est pas si fou que ça ; il dit beaucoup de choses vraies, sur la société, sur la condition humaine, etc.*³³

Ces propos montrent que le narrateur ne considère pas vraiment Chahira comme une folle, même si les autres le pensent. Elle vit entre le monde réel et son monde imaginaire, mais elle continue à penser clairement et à réfléchir. La folie de Chahira est utilisée dans le texte pour démontrer les problèmes de la société et les difficultés de la vie. Cela montre que la folie de Chahira est à la fois une façon d'être libre et une raison de sa solitude.

Enfin, Lynda Chouiten, à travers le personnage de Chahira, interroge la frontière entre normalité et folie, entre liberté et enfermement, entre émancipation et réclusion. Elle nous montre comment la folie, loin d'être un simple trouble psychologique, peut devenir un espace de réinvention de soi, un lieu de résistance contre les normes oppressives, un espace où l'individu peut enfin être libre. Chahira, en choisissant la folie, choisit aussi la marginalité, l'isolement, la solitude. Elle devient une figure tragique, celle d'une femme qui, pour échapper à l'oppression, se condamne à l'invisibilité, à l'exil intérieur.

³³ HANIFI Ahmed, « Rencontre avec l'écrivaine Lynda CHOUITEN », in Les mots de Khawla [En ligne], 28 février 2020, URL : <http://ahmedhanifi.com/rencontre-avec-lecrivaine-lyndachouiten>, consulté le 30/05/2025 .

Chapitre III

Dénonciation de l'ordre établi au féminin

Après avoir présenté le personnage de Chahira comme une figure de la marginalité féminine, nous allons dans ce dernier chapitre effectuer une analyse du discours de la dénonciation de l'ordre établi produit par ce personnage féminin. Nous verrons comment, à travers le discours de la dénonciation, l'auteure Lynda Chouiten fait une rude critique de la société patriarcale et des valeurs ancestrales qu'elle considère comme rétrograde.

1. Dénonciation de la société patriarcale

Dans *Une Valse*, Lynda Chouiten décrit une société algérienne très marquée par le patriarcat, c'est-à-dire un système dans lequel les hommes ont le pouvoir et où les femmes sont dominées, contrôlées, et limitées dans leur liberté. Dans cette société, une femme n'a de valeur que si elle respecte certains rôles : celui d'épouse, de mère, de fille obéissante. Si elle sort de ces rôles, elle est critiquée, exclue, ou considérée comme anormale. Le personnage de Chahira incarne cette réalité : elle est rejetée non pas parce qu'elle se révolte, mais parce qu'elle ne correspond pas aux attentes que l'on a d'une femme. Lynda Chouiten illustre cette pression sociale intériorisée à travers une réplique de la mère de Chahira, qui lui lance : « Quand as-tu été une fille normale comme tout le monde ? »³⁴. Ces propos de la mère de Chahira, montrent bien comment la société juge les femmes qui ne rentrent pas dans les normes. On reproche à Chahira de ne pas être comme les autres, non pas parce qu'elle a fait quelque chose de mal, mais simplement parce qu'elle est différente. Dans cette société, une femme doit être calme, obéissante, se marier et avoir des enfants. Si elle ne suit pas ce chemin, elle est rejetée. Même sa mère, qui devrait la soutenir, répète les idées de la société et la fait souffrir. Par cette citation, Lynda Chouiten montre comment les femmes sont souvent jugées et exclues quand elles ne ressemblent pas à ce que la société attend d'elles.

Dès son enfance, Chahira subit une injustice majeure. Bien qu'elle soit une élève intelligente, passionnée de lecture, son père l'oblige à quitter l'école. Il pense que les filles n'ont pas besoin d'étudier. Ce geste n'est pas seulement une décision personnelle ; il représente une forme de violence symbolique, fréquente dans les sociétés patriarcales : on empêche les femmes d'accéder au savoir, et donc à l'indépendance. Ce refus d'accès au savoir est une stratégie d'enfermement : en maintenant les femmes dans l'ignorance, le patriarcat les prive de toute possibilité de s'autonomiser, de penser, de choisir, d'agir

³⁴ CHOUITEN, Lynda (2019), *Une Valse*, Editions Casbah, p. 191

librement. Ce processus est ce que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans leur ouvrage *La reproduction* (1970) désignent comme une reproduction symbolique des hiérarchies, par laquelle l'inégalité des chances est habillée du vernis de la nature ou de la tradition : « L'école parvient aujourd'hui, avec l'idéologie des 'dons' naturels et des 'goûts' innés, à légitimer la reproduction circulaire des hiérarchies sociales et des hiérarchies scolaires »³⁵. Bourdieu et Passeron montrent que l'école, au lieu de réduire les inégalités, les reproduit souvent. Elle donne l'impression que certains élèves réussissent grâce à leurs talents naturels ou à leurs goûts personnels. En réalité, ces "dons" viennent le plus souvent du milieu social dans lequel ils ont grandi. Ainsi, les enfants des familles aisées partent avec plus d'avantages, mais l'école fait croire que leur réussite est uniquement due à leur mérite. Cela permet de faire passer les inégalités sociales pour quelque chose de normal ou de juste. Lynda Chouiten à travers son roman *Une Valse* montrant que le père de Chahira décide de lui faire quitter l'école, malgré son intelligence et sa réussite : « Mais sa décision avait été prise : sa fille avait suffisamment étudié comme cela. Il était temps de rentrer à la maison »³⁶. Ce passage exprime un moment douloureux dans la vie de Chahira. Par cette décision, son père met fin à son parcours scolaire, non pas parce qu'elle manque de capacités, mais simplement parce qu'il estime qu'une fille n'a pas besoin d'en apprendre davantage. Pour lui, il est normal qu'une jeune fille abandonne ses études pour retourner à la maison et se préparer à son rôle traditionnel de femme au foyer. Ce geste révèle une vision patriarcale de la société, où les rôles sont déjà définis : les hommes dirigent, les femmes obéissent. Cette décision est donc une forme de violence symbolique. Le père n'élève pas la voix, ne frappe pas, mais par cette simple phrase, il détruit les rêves et les ambitions de sa fille. Il l'empêche d'avoir accès au savoir, à la culture, à l'autonomie. Il lui enlève la possibilité de se construire un avenir selon ses propres choix. Cela a des conséquences profondes sur Chahira : elle se sent trahie, enfermée, incomprise, et cette frustration contribuera plus tard à son déséquilibre mental.

Ce qui rend cette situation encore plus grave, c'est que la mère de Chahira ne s'oppose pas à cette décision. Elle accepte le choix du père, ce qui montre que même certaines femmes intègrent les règles du patriarcat et les transmettent à leurs filles. Cette attitude de résignation est fréquente : dans un système oppressif, les victimes peuvent finir par croire que l'oppression est normale. Ici, la mère est à la fois victime et relais du système, elle ne prend

³⁵ BOURDIEU, Pierre & PASSERON, Jean-Claude (1970), *la reproduction*, Éléments pour une théorie du système d'enseignement. Paris : Éditions de Minuit, p. 250.

³⁶ CHOUITEN, Lynda (2019) *Une valse*, Editions Casbah, p. 42

pas sa défense ; au contraire, elle participe elle-même à la punition de sa fille, montrant ainsi son adhésion aux normes patriarcales. Comme le souligne Lynda Chouiten : « Son mari allait et venait dans le salon, frappant le sol de sa ceinture assouplie par les interminables coups qu'elle avait donnés à la coupable. »³⁷. Cette citation illustre clairement que la mère de Chahira ne s'oppose pas à la violence dirigée contre sa fille. Au contraire, elle y prend une part active en la frappant elle-même, avant même que le père n'intervienne, elle a pris part à la violence, ce qui prouve qu'elle accepte les règles patriarcales et les applique elle-même sur sa propre fille, et au lieu de protéger Chahira, elle agit conformément aux attentes sociales en punissant ce qu'elle considère comme une transgression. Ce comportement met en lumière un phénomène fréquent dans les sociétés patriarcales : les femmes, bien qu'elles soient elles-mêmes dominées, peuvent devenir des vecteurs de cette domination en transmettant à leurs filles l'acceptation de ces normes.

Dans son parcours de vie, Chahira devient une femme solitaire, sans mari, sans enfants. Dans son village, cela fait d'elle une personne étrange, incomprise, voire inquiétante. Elle est souvent moquée, exclue, appelée « la folle ». En réalité, cette étiquette sert à faire taire ce que les autres ne comprennent pas : une femme qui vit selon ses propres règles, en dehors du mariage et de la maternité. Elle est considérée comme dérangeante simplement parce qu'elle est différente. Comme l'a démontré Michel Foucault dans *Les Anormaux* (1975), la société construit des catégories de déviance pour mieux contrôler les individus : « Entre la description des normes et règles sociales et l'analyse médicale des anomalies, la psychiatrie sera essentiellement la science et la technique des anormaux, des individus anormaux et des conduites anormales. »³⁸. Foucault démontre que la psychiatrie ne se contente pas de traiter des troubles mentaux, mais qu'elle participe activement à la mise en place d'un contrôle social. Elle se trouve entre les règles imposées par la société et les analyses médicales des comportements jugés inhabituels. Autrement dit, la psychiatrie devient un moyen de désigner et de gérer ceux qui s'éloignent de la norme, que ce soit par leur façon d'être, de penser ou d'agir. Ces individus sont alors qualifiés d'« anormaux », non seulement pour des raisons médicales, mais surtout parce qu'ils perturbent l'ordre social établi. Lynda Chouiten explique comment la parole des « anormaux » est déniée, reflétant ainsi les mécanismes de stigmatisation décrits par Foucault : « Les fous, c'est bien connu, n'ont pas droit à la parole, que peuvent-ils bien proférer, sinon des délires que leurs pauvres têtes

³⁷ CHOUITEN, Lynda, (2019), *Une valse*, Editions Casbah, pp. 41-42

³⁸ FOUCAULT, Michel, (1999), *Les Anormaux* (Cours au Collège de France), Editions Seuil/Gallimard, p 151

chaotiques et peuplées de mirages confondent avec la vérité ? »³⁹. Chouiten met en lumière le rejet systématique de la parole des personnes qualifiées de « folles ». La société les considère comme incapables de dire quelque chose de vrai ou de sensé, réduisant leurs propos à de simples délires issus d'esprits troublés. En les enfermant dans cette image d'êtres irrationnels, on refuse de prendre leur parole au sérieux. Ce mécanisme rejoint la réflexion de Michel Foucault sur la manière dont la société classe certains individus comme « anormaux » pour mieux les écarter et maintenir l'ordre social. À travers le personnage de Chahira, qu'on traite de folle, Chouiten dénonce cette exclusion : sa voix est méprisée, alors qu'elle exprime pourtant une souffrance réelle et une forme de résistance silencieuse.

La force du roman de Chouiten réside précisément dans le fait de refuser de réduire Chahira à une victime elle ne se laisse pas complètement écrasé . Si elle est marginalisée, elle n'est jamais anéantie. Elle pense, elle rêve, elle crée. Même si sa parole est parfois désordonnée, elle reste une forme de résistance. Elle refuse de se taire, même si personne ne l'écoute. Elle s'invente un monde à elle, avec ses propres règles. C'est ce que la théoricienne Hélène Cixous appelle dans *Le Rire de la Méduse* (1975) « l'écriture de soi » : une façon, pour les femmes« s'écrire », et de dire leur vérité, de se libérer à travers la parole et la création :

Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture, dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leurs corps ; pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette au texte – comme au monde, et à l'histoire – de son propre mouvement. ⁴⁰

Dans cette citation, Hélène Cixous appelle les femmes à s'approprier l'écriture comme un moyen d'émancipation. Elle affirme que, tout comme on a longtemps privé les femmes de la liberté sur leur propre corps, on les a aussi écartées de la parole, de la création littéraire et du pouvoir d'écrire leur propre histoire. Cette exclusion n'est pas un hasard : elle répond à une volonté d'effacer leur voix et leur expérience. Cixous invite donc les femmes à s'écrire elles-mêmes, à écrire à partir d'elles. C'est-à-dire à écrire à partir de leur propre expérience, de leur vécu et de leur sensibilité, sans se conformer aux modèles imposés par une tradition masculine. Pour elle, écrire devient un geste d'émancipation : un moyen pour les femmes

³⁹ CHOUITEN, Lynda (2019), *Une Valse*, Editions Casbah, p. 150

⁴⁰ CIXOUS, Hélène, *Le Rire de la Méduse*, P39 ,disponible en ligne : <https://fr.annas-archive.org/md5/a466602b8681a3fb5a66103a105173c5>, consulté le 6 juin 2025

d'entrer dans le texte, dans le monde et dans l'histoire par elles-mêmes, en affirmant leur voix, leur désir et leur liberté. C'est exactement ce que réalise Lynda Chouiten à travers son personnage Chahira dans *Une Valse*. L'écriture devient pour cette dernière un acte de résistance et de réappropriation de soi. Comme l'explique l'étude critique consacrée au roman:

Finally, this writing is just a literary self-therapy. In other terms, by the trichotomy of her double fictional, Chouiten gives life to Chahira a marginalized woman who uses writing to free herself from her inner sufferings who finds in writing a way to rebuild and take back control of her life. The act of writing becomes for her a form of healing, a space where she can express her pains, her desires and her revolt. As Cixous says, writing allows the woman to reconnect with her lived experience, to break the silence and assert her own voice. Through Chahira's journey, Chouiten illustrates the idea that writing can be a true act of personal liberation and resistance to patriarchal norms. »⁴¹

Cette citation illustre les idées d'Hélène Cixous, qui encourage les femmes à se réapproprier l'écriture comme un moyen d'émancipation. Dans *Une Valse*, Lynda Chouiten donne vie à Chahira une femme marginalisée qui utilise l'écriture pour se libérer de ses souffrances intérieures qui trouve dans l'écriture une manière de se reconstruire et de reprendre le contrôle de sa vie. L'acte d'écrire devient pour elle une forme de guérison, un espace où elle peut exprimer ses douleurs, ses désirs et sa révolte. Comme le dit Cixous, écrire permet à la femme de se reconnecter à son vécu, de sortir du silence et d'affirmer sa propre voix. À travers le parcours de Chahira, Chouiten illustre ainsi l'idée que l'écriture peut être un véritable acte de libération personnelle et de résistance aux normes patriarcales.

A travers le personnage de Chahira, elle dénonce les effets destructeurs du patriarcat sur la vie des femmes. Elle montre comment la société interdit aux femmes de s'instruire, de s'exprimer, de vivre comme elles le veulent. Elle montre aussi que ces interdictions commencent dès l'enfance, dans la famille, et se poursuivent dans le regard de la société. Mais elle montre aussi qu'une femme peut, même dans la marginalité, garder une forme de dignité, de force intérieure, et refuser de disparaître.

2. Dénonciation du discours politique

Lynda Chouiten ne se limite pas à dénoncer la domination des femmes dans la sphère familiale ou sociale. Elle critique aussi une forme plus large d'injustice : l'exclusion des femmes, et en particulier des femmes marginalisées comme Chahira, du discours politique

⁴¹ LATACHI, Imene(2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 39

hégémonique. Ce discours, qui est celui de l'État et des institutions, se présente souvent comme juste et égalitaire. Il parle de progrès, de valeurs, de morale. Mais en réalité, il oublie ou ignore de nombreuses personnes, notamment les femmes, surtout celles qui ne correspondent pas au modèle traditionnel. Comme le dit Latachi Imene dans son ouvrage *De la folie et de son expression* qui affirme l'exclusion de Chahira et plus largement des femmes marginalisées du discours politique : « Donner la voix à une psychotique afin de disséquer les maux de notre société, c'est sur cette grande ligne que repose Une Valse. »⁴². En lui donnant la parole, l'auteure critique un système qui prétend défendre la justice et l'égalité, mais qui exclut en réalité ceux qui ne rentrent pas dans les normes, surtout les femmes différentes. Grâce à Chahira, Chouiten révèle les souffrances cachées et les contradictions d'une société qui refuse d'écouter les voix dérangeantes. Ainsi, l'écriture devient un moyen de faire entendre ceux qu'on essaie de faire taire.

Dans l'Algérie postcoloniale décrite dans le roman, le pouvoir politique est surtout exercé par les hommes. Ce sont eux qui dirigent, qui parlent au nom de la nation, qui définissent ce qu'est un bon citoyen ou une bonne citoyenne. Pour ce Pouvoir, une femme comme Chahira n'a pas sa place : elle est célibataire, sans enfants, isolée, considérée comme "folle" par son entourage. Elle ne participe pas à la vie publique, ne vote pas, ne s'engage pas dans un parti politique. Mais cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas d'idées ou de pensées. Elle est simplement ignorée, comme si elle n'existait pas dans l'espace politique. Lynda Chouiten a travers son roman *Une Valse* confirme l'exclusion de Chahira de la sphère politique et sociale lorsqu'elle dit que :

*Cette couturière d'El Moudja n'était pas à sa place (...), elle était vexée qu'il la prit pour une pauvre artisane sans culture. [...] Les autres ne voulaient pas. C'était aussi cela l'enfer : se voir interdire d'aller au bout de ses études, quelques mois à peine avant la fin de son parcours secondaire, alors qu'on était si brillant.*⁴³

Cette citation montre clairement que Chahira est exclue, non seulement des cercles sociaux, mais aussi des espaces de savoir et de reconnaissance. Elle est jugée, méprisée, considérée comme ignorante, alors qu'elle est brillante et pleine de potentiel. Cette

⁴² LATACHI, Imene (2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 37

⁴³ CHOUITEN, Lynda, (2019), *Une Valse*, Editions Casbah, p. 23-24

marginalisation révèle l'hypocrisie d'une société qui empêche les femmes, surtout les femmes seules, sans statut social reconnu de s'exprimer ou d'exister dans l'espace public. Cela illustre bien que, dans l'Algérie postcoloniale décrite par Chouiten, une femme comme Chahira n'a pas sa place dans le discours politique ni dans les institutions.

L'exemple de Chahira montre que certaines femmes, surtout celles qui vivent en dehors des normes sociales, ne sont pas prises en compte par l'État. Elles ne sont pas représentées, ni dans les discours, ni dans les décisions. Le philosophe Frantz Fanon, dans *Les Damnés de la Terre*, expliquait déjà que les personnes marginalisées comme les paysans ou les colonisés étaient souvent oubliées par les nouvelles élites politiques : « Cette classe bourgeoise qu'elle est, nous l'avons vu, numériquement, intellectuellement, économiquement faible. Dans les territoires colonisés, la caste bourgeoise après l'indépendance tire principalement sa force des accords passés avec l'ancienne puissance coloniale »⁴⁴. Dans cette citation, Frantz Fanon explique que, dans les pays décolonisés, la bourgeoisie nationale qui prend le pouvoir est trop faible pour construire un véritable changement. On peut dire la même chose des femmes dans *Une Valse*, des femmes comme Chahira restent exclues. Même après l'indépendance, elles ne sont ni représentées dans les discours, ni prises en compte dans les décisions politiques. Comme le souligne Imene Latachi dans son roman *de la folie et de son expression* « Après que son père mit fin à ses études, Chahira vit ses rêves déchoir et ses ambitions tomber à l'eau. En désespoir de cause, ses parents décidèrent de faire d'elle une couturière. »⁴⁵. Cette citation reflète la réalité de nombreuses femmes, même après l'indépendance, qui restent écartées des domaines de savoir, de décision et de pouvoir. Leur avenir est dicté par des traditions patriarcales qui les cantonnent à des rôles limités, sans considération pour leurs désirs ou capacités.

Chahira n'est pas sans voix. Même si elle ne parle pas dans les lieux officiels, elle s'exprime autrement. À travers sa "folie", ses pensées confuses, ses créations artistiques, elle invente un autre langage. Ses vêtements, ses rêves, ses mots à elle sont une manière de résister. Elle ne suit pas les règles imposées, mais elle crée son propre monde. Par exemple, elle imagine participer à un grand concours de stylisme à Vienne. Ce rêve, même irréel, montre son envie d'être reconnue, d'exister autrement, de sortir de l'oubli. Comme le souligne Latachi Imene : « la psychose de Chahira n'est toute autre qu'une différence, un cri d'orfraie

⁴⁴ FANON, Frantz, (1961) *Les Damnés de la Terre*, Editions Maspéro, p 169

⁴⁵ LATACHI, Imene (2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p 46

envers une société corrompue et foncièrement patriarcale dans laquelle violences et haines se font souveraines »⁴⁶. Chahira, même si elle est rejetée par la société et vue comme folle, réussit quand même à s'exprimer. Elle ne parle pas, mais elle utilise d'autres moyens pour faire entendre sa voix : ses rêves, ses pensées confuses, ses vêtements et ses créations artistiques. Tout cela forme un langage personnel, une façon pour elle de dire non aux règles imposées. En inventant son propre monde, elle affirme qui elle est. Par exemple, lorsqu'elle imagine participer à un concours de stylisme à Vienne, cela montre qu'elle cherche à être reconnue, à exister autrement et à ne pas rester dans l'oubli. Ce rêve, même s'il n'est pas réel, reflète son envie de vivre librement. Latachi Imene affirme que la folie de Chahira est en fait une manière de crier son refus d'une société injuste, violente et dominée par les hommes. Par sa différence, Chahira ne se contente pas de subir : elle résiste et affirme sa place dans le monde.

Lynda Chouiten nous montre ainsi que le pouvoir politique ne repose pas seulement sur la loi ou la force, mais aussi et surtout sur le langage. Celui qui contrôle les mots, les récits, les représentations, contrôle aussi les identités. En refusant à Chahira le droit de nommer sa propre expérience, la société l'exclue du champ politique. Mais en retour, Chahira oppose à ce silence un langage singulier, poétique, parfois confus mais profondément subversif. Elle démontre que même les plus marginalisés peuvent inventer des formes de résistance à travers l'imaginaire, l'art, ou le rêve. Donc l'écriture devient pour elle bien plus qu'un simple exutoire personnel : elle est un acte d'émancipation, une manière de s'arracher à l'invisibilité. Comme le souligne Imene Latachi : « En ayant recourt à l'écriture poétique, Chahira se libérait de ses angoisses en atténuant ses souffrances. [...] En fait, qu'est-ce que l'écriture de la poésie pour Chahira, sinon un refuge dans un monde grandiose où la liberté a son mot à dire. »⁴⁷. Chahira utilise donc la poésie comme un moyen d'évasion et de soulagement, elle parvient à calmer ses peurs et à atténuer sa douleur. La poésie devient pour elle un espace intime où elle peut s'exprimer librement, sans contrainte. C'est un refuge qui lui permet de fuir une réalité difficile et de retrouver un sentiment de liberté. Ainsi, l'écriture poétique représente pour Chahira une échappatoire salvatrice, à la fois apaisante et libératrice. Lynda Chouiten affirme la même idée dans son roman *Une Valse* lorsqu'elle dit :

⁴⁶ LATACHI, Imene(2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan, p. 36

⁴⁷ Ibid, p. 48

*Et tout à coup, plus de voix. Plus de mains invisibles. Du silence ; de la paix. Du repos ! Enfin du repos ! La jeune femme essaya de répéter ce poème salvateur. Au milieu de mille démons, un ange lui avait susurré les vers de la victoire, de l'invincibilité. Puis, elle courut prendre son ordinateur. Il fallait prendre en notes ces vers magiques.*⁴⁸

Ce passage exprime avec force la fonction salvatrice de la poésie dans le parcours de Chahira. Il montre à quel point la création poétique est vitale pour elle, lui offrant un espace de liberté, d'expression et de résistance face au chaos qui l'entoure.

Lynda Chouiten dénonce dans *Une Valse* un système politique qui se prétend juste mais qui exclue les femmes, surtout celles qui ne rentrent pas dans les cases prévues par la société. À travers le personnage de Chahira, elle invite à repenser ce qu'est la politique : ce n'est pas seulement voter ou faire des discours, c'est aussi avoir le droit d'exister, de parler, de créer, même différemment. Le roman nous montre que chaque voix compte, même la plus fragile, même celle qui semble dérangée ou marginale.

3. Dénonciation de l'aliénation culturelle :

Dans *Une Valse*, Lynda Chouiten ne dénonce pas seulement les injustices sociales ou politiques subies par les femmes. Elle montre aussi une autre forme d'oppression plus subtile : l'aliénation culturelle. Cela signifie que Chahira est exclue non seulement parce qu'elle est femme et pauvre, mais aussi parce que la culture dans laquelle elle vit ne lui donne pas la possibilité d'exister pleinement comme personne créative et libre. Dans son village, il n'y a pas de place pour les femmes différentes, sensibles, artistes ou indépendantes : « les femmes ne vivent pas seules, dans ce bled pourri, lui murmurait une voix intérieure, une voix timide qui osait à peine interrompre son enthousiasme. Et rappelle-toi que tu ne fais pas ton âge ».⁴⁹ Chahira ressent une pression de la société qui l'entoure, où une femme seule est mal vue. Même si elle rêve de liberté et d'une vie différente, elle entend au fond d'elle-même les jugements que la société porte sur les femmes comme elle : célibataires, indépendantes et âgées. Cette voix intérieure reflète tout ce que la société lui a toujours appris. À cause de cela, Chahira ne peut pas vivre comme elle le voudrait. Elle ne souffre pas seulement d'être seule,

⁴⁸ CHOUITEN, Lynda, (2019), *Une Valse*, Edition Casbah, P124-125

⁴⁹ Ibid, p. 79

mais aussi du fait qu'on ne lui laisse pas la possibilité d'être une femme différente et libre. La société autour d'elle rejette celles qui ne rentrent pas dans les règles habituelles.

Chahira ne parle pas comme tout le monde, mais elle s'exprime à travers son art. Elle est couturière, et pour elle, créer des vêtements est une manière de dire ce qu'elle ressent, de construire un monde à sa façon. Sa petite maison et son atelier deviennent un refuge, un lieu où elle peut inventer, imaginer, rêver. Chaque robe qu'elle coud devient un moyen de dire quelque chose, de raconter une émotion ou une idée. Pourtant, personne ne reconnaît la valeur de son travail. Dans son entourage, on la prend pour une folle, et on considère sa couture comme un simple passe-temps sans importance : « Chahira regarda avec satisfaction les volants que, patiemment, méticuleusement, elle venait d'orner d'une fine dentelle blanche puis, fière du beau vêtement qu'elle confectionnait, elle le colla amoureuxment contre son corps et fredonna »⁵⁰ Cette citation montre à quel point la couture est importante pour Chahira. Elle ne coud pas seulement pour fabriquer des vêtements, mais une façon pour elle d'exprimer ses émotions et sa personnalité. Lorsqu'elle regarde avec satisfaction les volants qu'elle a décorés avec soin elle se sent heureuse. Ce geste montre que chaque création est précieuse à ses yeux, comme une manière de dire ce qu'elle ne peut pas s'exprimer. Le fait qu'elle fredonne montre qu'elle est heureuse dans ce moment de création, comme si c'était un refuge pour elle. Même si son entourage ne comprend pas la valeur de ce qu'elle fait, pour Chahira, c'est un vrai langage, une façon d'exister autrement.

Ce rejet est un exemple de ce que le sociologue Pierre Bourdieu appelle la violence symbolique. Il s'agit d'un type de domination qui n'utilise pas la force physique, mais qui agit en imposant certaines façons de penser comme "normales", en méprisant tout ce qui est différent. Par exemple, dans cette société, le savoir des hommes est valorisé, tandis que la créativité des femmes est souvent ignorée ou ridiculisée. Chahira, qui s'exprime autrement, avec ses propres outils est donc rejetée parce qu'elle ne correspond pas à ce que la société attend. Bourdieu définit clairement que : « le marché des biens symboliques, auquel les femmes doivent les meilleures attestations de leur émancipation professionnelle, n'accordait à ces « travailleurs libres »[...] que pour mieux obtenir d'elles leur soumission empressée et leur contribution à la domination symbolique »⁵¹. Dans cette citation, Bourdieu veut dire que

⁵⁰ CHOUITEN, Lynda, (2019), *Une Valse*, Editions Casbah, p. 13

⁵¹ BOURDIEU, Pierre, La domination Masculine p142 disponible en ligne https://fr.annas-archive.org/slow_download/7210d364c003e681ea56ad45f7ad8338/0/2 consulté le 8 juin 2025

même quand les femmes semblent avoir la chance de montrer leur travail ou de réussir dans des domaines comme la création ou l'art, ce n'est pas toujours une vraie liberté. On les accepte seulement si elles se plient aux règles décidées par les hommes. Elles doivent souvent faire ce qu'on attend d'elles pour être reconnues. C'est ce qui arrive à Chahira : elle essaie de s'exprimer à sa façon, mais comme elle ne suit pas les normes de la société, elle est mise à l'écart. La citation montre donc que la société laisse parfois une place aux femmes, mais seulement si elles acceptent de se soumettre à ses règles.

Face à ce rejet, Chahira développe un imaginaire personnel très fort. Elle rêve de Vienne, une ville qu'elle idéalise comme un lieu de liberté, de beauté, d'art et d'élégance. Pour elle, Vienne devient un symbole d'espoir, un espace où elle pourrait être comprise et valorisée. Ce rêve montre à quel point la culture de son propre environnement ne lui donne pas les moyens de s'épanouir. Elle est obligée d'imaginer un ailleurs pour pouvoir se sentir pleinement vivante. comme le souligne Lynda chouiten dans son roman *Une Valse* : « L'oiseau, c'était elle. Un oiseau prisonnier d'un quotidien morose, d'une solitude hantée, mais à qui une liberté toute proche était promise : une liberté de courte durée qui s'appellerait Vienne. »⁵² Dans cette citation, Chahira est comparée à un oiseau enfermé, ce qui symbolise son sentiment d'emprisonnement dans une vie quotidienne triste et vide de sens. Elle se sent seule et incomprise dans son environnement. Pourtant, elle garde l'espoir d'une liberté, même si elle est brève, qu'elle associe à Vienne. Cette ville devient pour elle un rêve, un lieu imaginaire où elle pourrait enfin être elle-même, libre et heureuse

Mais malgré l'incompréhension qu'elle subit, Chahira ne baisse pas les bras. Elle transforme cette mise à l'écart en une forme de résistance. Sa couture devient un moyen de s'exprimer, de construire son identité, de dire sa différence. Elle invente un langage à elle, un monde qui lui ressemble. C'est ce que défendait aussi la philosophe Hélène Cixous, qui écrivait que « Il faut que la femme écrive par son corps, qu'elle invente la langue imprenable qui crève les cloisonnements, classes et rhétoriques, ordonnances et codes... »⁵³ cette citation encourage les femmes à s'exprimer librement, en dehors des normes imposées par la société patriarcale c'est-à-dire la femme doit écrire son propre texte, inventer sa propre manière d'être dans le monde. Elle s'applique parfaitement au personnage de Chahira dans *Une Valse*. Écartée du

⁵² CHOUITEN, Lynda, (2019), *Une Valse*, Editions Casbah, p. 70

⁵³ CIXOUS, Hélène, (1975) *Le Rire de la Méduse*, P17 disponible en ligne <https://fr.annas-archive.org/md5/a466602b8681a3fb5a66103a105173c5>, consulté le 9 juin 2025

langage social ordinaire, Chahira invente une autre manière de dire sa vérité. À travers la couture, les rêves et la folie, elle crée un langage personnel, un espace de liberté où elle peut exister en dehors des règles imposées par sa culture. Chahira, en cousant ses vêtements, fait exactement cela : elle raconte son histoire autrement, avec ses outils, son imagination, et son corps.

Lynda Chouiten dénonce dans son roman une société où la culture dominante refuse de voir la richesse et la diversité des femmes, surtout celles qui ne suivent pas les règles traditionnelles. Chahira est rejetée parce qu'elle est différente, mais elle résiste par l'art. Elle montre qu'il est possible de transformer la solitude et l'incompréhension en beauté, en création, en force. Ainsi, le roman nous invite à repenser la culture : elle ne devrait pas exclure, mais accueillir toutes les voix, même les plus silencieuses, même les plus singulières.

Conclusion

L'analyse du roman *Une Valse* de Lynda Chouiten nous a permis d'explorer, avec une attention particulière, les multiples dimensions de la marginalité féminine dans l'écriture féminine algérienne contemporaine. À travers le personnage de Chahira Lahab, l'auteure dresse le portrait poignant d'une femme qui, en raison de son sexe, de son statut social et de sa santé mentale, se retrouve placée en dehors des normes sociales dominantes. Isolée, incomprise, et réduite au silence dans un environnement profondément patriarcal, Chahira incarne une forme aiguë de marginalité, à la fois sociale, psychique et symbolique. Mais loin de se contenter de représenter la figure d'une victime passivement soumise à son destin, le roman fait de cette marginalité un véritable levier de réflexion, de dénonciation et d'émancipation.

Dans un premier temps, ce qui confère à *Une Valse* toute sa richesse, c'est précisément la manière dont Lynda Chouiten transforme la souffrance individuelle de son héroïne en un langage de révolte, voire de résistance. Lynda Chouiten, à travers une écriture sensible et engagée, donne à voir cette tension permanente entre l'oppression sociale et la quête d'émancipation. En choisissant de mettre au centre de son récit un personnage marginal, l'auteure propose une critique incisive de l'ordre établi, qu'il soit social, culturel ou religieux. Chahira, en tant que femme et « folle », est reléguée aux marges de la communauté, mais c'est précisément depuis cette position périphérique qu'elle parvient à produire un discours subversif. Sa folie, loin d'être simplement un symptôme de désordre, devient un outil narratif et symbolique permettant de déconstruire les normes, de contester les discours dominants et de rêver un autre possible.

Notre analyse a ainsi montré que la marginalité, telle qu'elle est représentée dans *Une Valse*, n'est pas uniquement synonyme d'exclusion ou de fragilité. Elle est aussi et surtout le point de départ d'un processus de prise de conscience, de réappropriation de la parole et de réinvention de l'identité. En ce sens, la folie de Chahira ne doit pas être perçue comme une simple pathologie, mais comme un langage codé à travers lequel se manifeste un cri de détresse, de résistance et d'aspiration à la liberté.

Une Valse n'est donc pas seulement un roman sur une femme solitaire et blessée : c'est une œuvre profondément politique, qui interroge le sens même de la normalité, la légitimité des hiérarchies sociales, la rigidité des rôles genrés et la possibilité d'émancipation. C'est une œuvre qui nous invite à écouter les voix de la marge, non pas comme des voix discordantes ou pathologiques, mais comme des voix pleines d'humanité, de sensibilité et de lucidité. En donnant à Chahira la parole, Lynda Chouiten nous rappelle que toute société qui veut se dire juste doit faire place aux altérités, reconnaître les différences, et entendre ceux et celles qu'elle a trop longtemps réduits au silence.

A la lumière de cette analyse ,et à travers une écriture sensible, engagée et poétique, *Une Valse* s'impose comme un manifeste littéraire en faveur de la reconnaissance des femmes marginalisées, de leur droit à exister, à rêver, et à penser un avenir au-delà de la souffrance. Ce roman, en apparence intime, se révèle en réalité comme un miroir social percutant, un cri doux mais puissant contre toutes les formes d'exclusion et un plaidoyer pour une littérature qui libère, éclaire et transforme. Cette recherche pourrait s'élargir pour étudier les représentations de la marginalité dans un corpus plus vaste , contenant des œuvres algériennes d'écrivaines émergentes .

Bibliographie

1. Corpus :

- CHOUTEN, Lynda (2019), *Une Valse*, Editions Casbah

2. Ouvrages :

- BEAUVOIR, Simone de (1949), *Le Deuxième Sexe*, Tome I : Les faits et les mythes, Paris.
- BON, François ; in VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2008), *La littérature française au présent*, Éditions Bordas.
- BOURDIEU, Pierre & PASSERON, Jean-Claude (1970), *La Reproduction*. Éléments pour une théorie du système d'enseignement, Paris : Éditions de Minuit.
- CAMUS, Albert (1942), *L'Étranger*, Éditions Flio.
- DJAOUT, Tahar (1991), *Les Vigiles*, Éditions du Seuil.
- DJEBAR, Assia (1980), *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Le livre de poche
- FANON, Frantz (1952), *Peau noire, masques blancs*, Éditions du Seuil.
- FANON, Frantz (1961), *Les Damnés de la Terre*, Éditions Maspero.
- FOUCAULT, Michel (1999), *Les Anormaux* (Cours au Collège de France), Éditions Seuil/Gallimard.
- GERVAIS, Bertrand (2023), *Un imaginaire de la fin du livre*, Les Presses de l'Université de Montréal.
- LATACHI, Imene (2023), *De la folie et de son expression*, L'Harmattan.

3. Sitographie :

- BOURDIEU, Pierre , La domination Masculine p142 disponible en ligne https://fr.annas-archive.org/slow_download/7210d364c003e681ea56ad45f7ad8338/0/2 consulté le 8 juin 202
- CIXOUS, Hélène (1975), Le Rire de la Méduse, <https://fr.annas-archive.org/md5/a466602b8681a3fb5a66103a105173c5> P 39, consulté le 20 MAI 2025

- HANIFI Ahmed, « Rencontre avec l'écrivaine Lynda CHOUITEN », in Les mots de Khawla [En ligne], 28 février 2020, URL : <http://ahmedhanifi.com/rencontre-avec-lecrivaine-lyndachouiten> ,consulté le 30/05/2025